Historique du 67e Régiment Territorial d'Infanterie
Imprimerie « L'Union » - Poitiers – 1920
numérisation : P. Chagnoux - 2013

Titre : **67e REGIMENT TERRITORIAL D'INFANTERIE** **HISTORIQUE** **1914-1918**	Référence : **ANCESTRAMIL** **Infanterie** **1914-1918**
Auteur :	Origine : **BDIC**
Référence : **IMPRIMERIE « L'UNION »** **POITIERS – 1920**	Transcripteur : **Paul CHAGNOUX** Date : **2013**

Ancestramil


H. OCHIER & H. VIOLLET
LE 67e TERRITORIAL
PENDANT
LA GRANDE GUERRE
A tous nos Camarades
morts pour la Patrie
1914
1918
POITIERS
IMPRIMERIE « L'UNION »
Association Ouvrière
2, Rue Thibaudeau, 2
1920

Historique du 67e Régiment Territorial d'Infanterie
Imprimerie « L'Union » - Poitiers – 1920
numérisation : P. Chagnoux - 2013



LE 67e TERRITORIAL

Pendant la Grande Guerre



Ancestramil

Historique du 67e Régiment Territorial d'Infanterie
Imprimerie « L'Union » - Poitiers – 1920
numérisation : P. Chagnoux - 2013

AVERTISSEMENT

———————

I. La Mobilisation.
II. Les Rives de l'Aisne. — Le Plateau de Nouvron.
III. La Champagne.
IV. La Défense de Verdun.
V. La Somme.
VI. Le Bois d'Hauzy.
VII. Brimont.
VIII. Second Séjour à Verdun.
IX. La Lorraine.
X. La Somme. — L'Ourcq. — L'Aisne.
XI. Conclusion.

Ancestramil

Historique du 67e Régiment Territorial d'Infanterie

Imprimerie « L'Union » - Poitiers – 1920
numérisation : P. Chagnoux - 2013

AVERTISSEMENT

Venant après le récit des hauts faits du 314e et la longue et glorieuse épopée du 114e, l'historique du 67e Régiment Territorial pourra peut être paraître un peu terne.

Notre admiration va, sans doute, vers les jeunes, mais il ne faut pas oublier cependant que les territoriaux et les réservistes territoriaux, qu'on estimait tout juste bons, avant la guerre, à garder les Forts de l'intérieur et à servir de G. V. C. ont été transformés en véritables combattants, dès le début des hostilités et, que ceux de la 9e Région, notamment, furent à un moment donné, pendant la ruée allemande sur Paris, le dernier rempart de la Capitale.

Il ne faut pas oublier encore, qu'un certain nombre de Régiments Territoriaux et parmi eux, le 67e R. I. T., devinrent réserve d'infanterie de corps d'armée et participèrent à toutes les opérations menées par ces corps d'armée, soutenant, ravitaillant les unités actives, souvent combattant à côté d'elles et avec elles.

Il ne faut pas oublier, en particulier, que nos vieux soldats du Poitou, eurent l'honneur d'être affectés au glorieux 7e Corps d'Armée, l'un de nos Corps d'Armée les plus réputés de l'Est et que, pendant toute la guerre, ils firent preuve, sans jamais s'en départir une minute, du même esprit de devoir que celui qui animait leurs jeunes camarades.

Enfin, il faut encore se rappeler que tous les territoriaux de moins de 41 ans, furent peu à peu retirés des Régiments Territoriaux et versés dans des régiments actifs, que ces hommes d'âge déjà mûr, pères de famille habitués à commander, eurent pour camarades des enfants de 19 à 20 ans, souvent, pour chefs, des jeunes gens de 25 ans. On ne pourra jamais dépeindre leurs souffrances physiques et morales, ils eurent à supporter le poids de la guerre d'une façon toute spéciale et l'on doit s'incliner devant eux.

Quant aux combattants du 67e, ceux qui furent acteurs dans le récit qu'on va lire, qu'ils soient indulgents pour leurs camarades auteurs de ces lignes ; ces derniers ont fait de leur mieux, mais ils ne pourront sans doute satisfaire tout le monde.

Les uns trouveront peut être ces pages trop longues, les autres les trouveront peut être trop courtes.

Aux premiers nous répondrons : d'abord, qu'il nous a été indispensable de replacer le 67e Régiment Territorial, dans le cadre où il se trouvait, de tracer par conséquent dans ses grandes lignes, l'histoire du 7e Corps d'Armée auquel notre régiment fut affecté et de rappeler les grandes opérations militaires auxquelles le 7e Corps d'Armée lui-même prit part. Puis que cet historique, est un peu le journal de marche de tous et que chacun sera heureux de pouvoir fixer ses souvenirs, en y retrouvant les dates des actions auxquelles il a pris part et le nom des lieux par où il est passé.

Aux seconds nous dirons : que l'historique de notre Régiment, n'est point l'histoire des grandes unités auxquelles il a appartenu et encore moins l'histoire de la guerre, qu'ensuite il nous était impossible de rappeler tous les exploits de chacun et que nous avons dû choisir parmi les citations

dont furent l'objet nos compagnons d'armes celles qui sont de nature à bien établir le rôle de notre Régiment, rôle glorieux mais qui a coûté la vie à beaucoup des nôtres.

Imitant le geste de notre Colonel, adressant un dernier adieu, avant de quitter la forêt de Hesse, à nos camarades reposant dans le cimetière du bivouac du bois de Récicourt nous nous inclinons devant tous les nôtres qui dorment leur dernier sommeil au pied des petites croix de bois des cimetières du front, où leurs restes furent déposés. La reconnaissance et l'admiration de tous, de leurs compatriotes surtout, doit aller vers ces héros obscurs, mais ce serait une chose peu reconnaissante de notre part de les oublier, nous qui les avons connus, qui avons vécu avec eux pendant ces dures années de guerre, nous sur lesquels ils devaient pouvoir compter pour commémorer leur mémoire ; aussi leur souvenir, ne nous quitte pas et c'est à eux à tous nos camarades morts pour la Patrie, que nous dédions ces pages.

Ancestrami

Historique du 67e Régiment Territorial d'Infanterie
Imprimerie « L'Union » - Poitiers – 1920
numérisation : P. Chagnoux - 2013

CHAPITRE I

LA MOBILISATION

Le samedi 1er août 1914, vers cinq heures du soir, les cloches des églises des Deux-Sèvres sonnèrent le tocsin à toute volée, les affiches ordonnant la mobilisation générale furent apposées aux portes des mairies et, comme une traînée de poudre, la nouvelle que la guerre allait éclater se répandit jusqu'au fond des moindres hameaux.

Pendant la semaine qui venait de s'écouler, les journaux nous avaient mis au courant de la tension des rapports diplomatiques entre la Russie et l'Autriche, relativement à l'ultimatum adressé par cette dernière puissance au gouvernement serbe, mais on était tellement imbu des idées de paix, que très peu de personnes croyaient à la rupture et envisageaient ses conséquences effroyables.

Certes, nous autres français au Sud-ouest, nous portions le deuil de l'Alsace et de la Lorraine, nous n'avions pas oublié que ces provinces nous avaient été arrachées par la violence et incorporées à l'empire allemand au mépris du droit et de la volonté de leurs populations, nous déplorions les conséquences économiques du traité de Francfort, mais nous comprenions qu'étant donné les forces militaires en présence, c'eut été folie de lancer notre pays dans une lutte extrêmement meurtrière pour reprendre notre ancien territoire, qu'il valait mieux essayer d'obtenir par des moyens pacifiques, une amélioration du sort de nos compatriotes restés de l'autre côté des Vosges.

Depuis une vingtaine d'années, notre Département traversait une ère de prospérité. L'emploi de plus en plus fréquent des machines agricoles, le développement des associations, notamment des laiteries coopératives, et surtout, le labeur assidu des populations rurales, avaient fait des Deux-Sèvres une région très florissante. Les gens des campagnes connaissaient leur bonheur et n'émigraient pas vers les villes.

L'accroissement de bien-être qui avait accompagné la richesse, disposait les esprits à écouter, favorablement les discours de ceux qui pensaient que le règne de la justice était enfin arrivé. Les généreuses utopies de la paix universelle et de la fraternité des peuples avaient séduit les cœurs, mais les mots d'honneur et de liberté étaient compris de tous, et la fibre patriotique restait bien vivante.

Les gars du Poitou ne désiraient pas la guerre, ils étaient opposés à une politique d'ambition et de conquête, par contre, il n'était pas douteux que, si l'Allemagne cherchait querelle à la France, ils se battraient courageusement pour défendre leur pays attaqué. Ils ont prouvé par leurs actes que leur patriotisme était de bon aloi ; ils ont versé leur sang à profusion, et il est permis de dire à leur gloire, que les régiments qu'ils ont formés n'ont jamais eu de défaillance.

L'appel aux armes causa donc une immense surprise ; au premier moment ce fût presque de la stupeur, les images horribles des batailles se dressaient devant les yeux dessillés : la réalité cruelle était là. Demain, les fusils, les mitrailleuses, les canons commenceraient leur œuvre de carnage ; demain, les soldats de France, de Russie, de Serbie, d'Allemagne et d'Autriche s'entre-tueraient, demain il y aurait par milliers des morts et des blessés des veuves et des orphelins, des cités seraient

détruites, des contrées ravagées.

Ce sentiment ne dura pas ; vite on prit son parti et on envisagea les avantages que nous procurerait la guerre. La victoire était certaine ; l'Allemagne serait rapidement envahie par les Russes dont on vantait les bataillons innombrables ; les hostilités seraient brèves ; les écrivains militaires et les économistes s'accordaient sur ce point. Nous reprendrions l'Alsace et la Lorraine et, nous nous débarrasserions des liens du traité néfaste de 1871 ; dans quatre ou cinq mois nous rentrerions chez nous, joyeux de la revanche et du devoir accompli.

La mobilisation dont les détails avaient été soigneusement réglés par notre Etat-major, se fit avec beaucoup d'ordre et de méthode.

Les classes 1895, 96, 97, 98 et 99 se trouvèrent convoquées à la fois à Parthenay, elles fournirent un contingent notablement supérieur à celui qui était nécessaire à former le 67e.

Les territoriaux arrivèrent les 6, 7, 8 août. De la caserne Allard, lieu de rassemblement indiqué par leur fascicule de mobilisation, ils étaient dirigés vers le cantonnement de la compagnie à laquelle ils avaient été affectés, et aussitôt, ils étaient habillés, armés et équipés.

. . . . . .

Les Dames de Parthenay fournirent une aide précieuse jusqu'à notre départ elles travaillèrent avec beaucoup de dévouement à ajuster nos effets.

Le 8 août au soir, le Régiment était prêt ; il avait vraiment belle allure. Il était composé d'hommes des arrondissements de Niort, Parthenay et Bressuire [1] robustes et vigoureux exerçant pour la plupart la profession de cultivateur et ayant en raison de leur communauté d'origine les mêmes traditions et les mêmes usages. Une franche camaraderie ne tarde pas à régner elle aida à dissiper la tristesse causée par l'abandon du foyer.

Ce qui contribuait encore à chasser les idées noires c'est qu'officiers et soldats se figuraient que le 67e était destiné à tenir garnison dans Paris.

Tant que nous restâmes à Parthenay, notre enthousiasme fut chauffé à blanc ; les communiqués ne contenaient que d'excellentes nouvelles : la Grande-Bretagne et le Japon se joignaient à la France, l'Italie conservait sa neutralité, nos troupes avaient pris Mulhouse et pénétré en Lorraine.

Les journalistes nous démontraient que l'Allemagne, bloquée par les flottes anglo-françaises serait bientôt en proie aux affres de la famine et que les peuples divers réunis sous le spectre de François-Joseph n'attendaient que l'occasion pour secouer le joug et se déchireraient entre eux.

Ils se complaisaient à célébrer entre eux la force de l'armée russe qui, tel un rouleau compresseur gigantesque, écraserait infailliblement l'ennemi.

Ils assuraient que la résistance des forteresses de Belgique donnerait à notre Etat-major le temps nécessaire pour transporter des Corps d'Armée français sur les rives de la Meuse et empêcher les Allemands de passer ce fleuve.

Et nous, profanes, nous ajoutions foi à ces promesses magnifiques, conformes à nos désirs, notre imagination avait la bride sur le cou, nous nous laissions bercer par des rêves merveilleux.

Le 67e était commandé par le Lieutenant-colonel **BAGUEREY**. Il comprenait trois Bataillons à

1 Les Territoriaux de l'arrondissement de **Melle** furent versés au 68e Territorial.

quatre Compagnies de 250 hommes et une section active.

Son effectif au départ de Parthenay était de 3182 hommes, y compris 35 officiers.

Étant considéré comme Régiment de place, il ne possédait ni train régimentaire, ni train de combat [1].

Le 9 août, 8e jour de mobilisation, le 1er Bataillon, Commandant **COLAS**, s'embarque à la gare de Parthenay à 5 h.15 ; le 2e Bataillon, Commandant **CHARRIER**, partit le 10, à 15 heures et le 3e Bataillon, Commandant **de TERVES** avec le Colonel et son Etat-major le **11**, à 4 h.35. L'itinéraire fut Thouars, Saumur, Tours, Orléans, Juvisy, Ivry.

Notre voyage, comme celui de tous les régiments, les premiers jours de la guerre fut vraiment triomphal. A chaque halte, on nous offrait des fleurs, des rafraîchissements, on poussait des vivats en notre honneur.

Nous croisâmes de nombreux convois de soldats dont la boutonnière était ornée de coquelicots, de bleuets, de marguerites et qui chantaient à gorge déployée. A les voir ainsi, on n'aurait jamais cru qu'ils se dirigeaient vers la fournaise.

Au fond de l'âme des jeunes français s'était réveillé le goût des combats et des aventures dont ils avaient hérité de leurs ancêtres, les Gaulois et les Francs ; ils allaient à la bataille le sourire aux lèvres.

Des inscriptions tracées par eux sur les parois des wagons exprimaient les sentiments qui les animaient : « *Vive la France !* », « *Vive l'Alsace et la Lorraine !* », « *Mort à Guillaume* », « *Train de plaisir pour Berlin.* »

Le 1er Bataillon arriva à Ivry le soir du 9 août, y séjourna le 10 et alla le 11 occuper le fort de Champigny et les villages d'Émerainville et de La Queue-en-Brie.

Le 2e Bataillon débarqua à Paris à la gare d'Austerlitz le 11, à 5 heures et alla cantonner à Torcy, Croisy-Beaubourg, Collégien et au Fort de Villiers.

Le 3e Bataillon débarqua aussi à la gare d'Austerlitz, coucha à Ivry et le 11 se rendit à Villiers-sur-Marne. C'est dans cette petite ville que s'établît l'Etat-major du Régiment.

Lorsque nous apprîmes que nous ne restions pas à Paris, mais que nous devions prendre les avants-postes à une vingtaine de kilomètres, nous éprouvâmes une vive déception.

Le 67e faisait partie, avec le 68e Territorial, de la 170e Brigade (Général **TARIEL**) qui, avec la 169e Brigade, formait la 85e Division (Général **CHAPPEL**), affectée à la défense de la région Est du camp retranché.

La contrée, notamment à proximité de la Marne, offre un aspect extraordinairement enchanteur, ce ne sont de tous côtés que villas, châteaux et parcs superbes de Joinville et de Maux, que des sites ravissants.

Les habitants nous accueillirent de si aimable façon que nous ne regrettâmes plus de n'être pas demeurés dans la Capitale.

Les territoriaux avaient, sauf de rares exceptions, le gousset bien garni. Croyant que la guerre serait de courte durée, ils n'hésitèrent pas à dépenser pour améliorer l'ordinaire, quoique l'Intendance

1 Il devint régiment de marche lorsque nous quittâmes le camp retranché de Paris, à la fin de décembre 1914.

distribuait avec largesse le pain, la viande et les légumes.

Le gibier pullulait dans les bois, le poisson foisonnait dans les étangs, certains des nôtres, pêcheurs ou chasseurs endurcis, ne résistèrent pas à la tentation de se livrer à leur passion favorite ; souvent le menu des escouades fut agrémenté d'un faisan ou d'une carpe.

Le moral se maintenait à un niveau très élevé ; nous étions persuadés que jamais l'ennemi ne viendrait jusqu'aux portes de Paris ; pour personne la Victoire ne faisait de doute.

Dès les premiers jours d'août 1914, les Régiments Territoriaux amenés en hâte, aidés par des civils et dirigés par des Officiers du Génie, s'employèrent avec ardeur à établir des retranchements et des emplacements de batteries. Mais on n'accomplit pas en un mois une œuvre qui exige des années.

Notre Régiment avait à sa droite le 66e Territorial et à sa gauche le 68e.

Le 26 août, ordre est transmis au Colonel **BAGUEREY** d'aller occuper les positions avancées du Secteur 4 de la région Est.

Le **27**, les unités sont ainsi réparties :

Etat-major et 8e Compagnie,	**Lagny-sur-Marne**.
1re, 2e et 4e Compagnies	**Bussy-St-Georges**.
3e Compagnie	**Bussy-St-Martin**.
5e, 6e et 7e Compagnie	**Montevrain**.
9e et 10e Compagnie	**Secteur Est de Guermantes**.
11e Compagnie	**Château et Ferme de Deuil**.
12e Compagnie	**Secteur Ouest de Gouvernes**.

Aux nouvelles excellentes du début en avaient succédé de moins bonnes. Nous avions appris que nos troupes avaient évacué Mulhouse, qu'en Lorraine l'armée **de CASTELNAU** battait en retraite, que les passages de la Meuse étaient forcés et la porte ouverte sur les plaines de Flandre.

Malgré cela, nous restions optimistes ; il faut dire que les communiqués ne nous révélaient qu'une partie de la vérité ; pendant longtemps, on nous cacha les pertes énormes que nous avions subies à Charleroi. C'est la lecture du communiqué du 27 août qui nous montra la situation telle qu'elle était.

Oh ! notre cœur se serra lorsque nous apprîmes que nos frontières étaient violées et que les Prussiens foulaient comme en 1870, le sol de la France.

Le 28 août, le Général de Division prescrit de prendre les avant-postes et de renforcer la garde des issues.

Le 1er septembre, commencent à arriver dans notre secteur les émigrés des régions envahies. Pendant toute la semaine, c'est un lamentable défilé de charrettes bondées de femmes, d'enfants, de vieillards, de meubles, que suivent des troupeaux de bœufs et de moutons.

A ce spectacle et aux récits des fuyards, les gens de la banlieue prennent peur ; beaucoup rassemblent, fébrilement quelques hardes, gagnent soit en voiture, soit en chemin de fer, l'intérieur de la France.

Le 2 septembre, les Allemands sont à moins de 50 kilomètres de Paris.

Le Colonel reçoit l'ordre de redoubler de surveillance et d'envoyer à Meaux la 6e Compagnie pour assurer la garde des ponts jusqu'à ce que la cavalerie anglaise qui bat en retraite vers le Sud, ait franchi la Marne.

A cette date, la ligne que le 67e a mission de défendre, s'étend de la rive gauche de la Marne, en amont de Lagny, jusqu'au sud de la lisière du village de Bussy-Saint-Georges, en passant par les lisières Est du parc du Château de la Grange du Bois, du bois de Chigny, du village de Conches, du parc du château de Gouvernes.

Le long de cette ligne, des tranchées ont été creusées, les murs crénelés et les routes barrées.

En avant, chaque Bataillon a détaché des petits postes protégés par des travaux de campagne.

Vers 5 heures du soir, 40 ou 50 avions anglais survolent Lagny. Pendant la nuit du 2 au 3, les troupes du Général **FRENCH** traversent la ville. Les hommes ont une tenue impeccable et paraissent absolument en forme ; ils donnent l'impression non d'une armée qui recule, mais d'une armée prête à combattre, prête à vaincre.

A 8 h.15, le 3 septembre, le Colonel **BAGUEREY** est avisé que le Général **TARIEL** se portant de l'autre côté de la Marne, il sera chargé de la défense du Secteur 4 et aura sous ses ordres en plus des 3 Bataillons du 67e R. I. T., 2 Bataillons du 87e Territorial. Son poste de commandement est transféré à Torcy.

Dans l'après-midi, le Génie fait sauter les ponts de Lagny. A partir de ce moment, nous comprenons la gravité de la situation et nous nous apprêtons à faire usage de nos armes.

L'approche du danger cause chez la plupart une certaine nervosité, on croit voir des uhlans partout ; on arrête comme espions les gens qui ont l'air tant soit peu suspects ; dès qu'un aéroplane paraît, on tire sur lui sans s'occuper de sa nationalité. I1 y a péril de mort à ne pas répondre aux sommations des sentinelles.

Le soir arrivent à Torcy des dragons français. Chevaux et cavaliers sont couverts de poussière, très amaigris, exténués. Les officiers et les hommes sont cependant pleins d'entrain et de confiance, ils nous racontent qu'ils viennent de Belgique, qu'ils ont protégés la retraite de nos armées, et que la veille, des hauteurs de Dammartin-en-Goële, ils ont aperçu de longues colonnes d'infanterie allemande, débouchant de la forêt d'Ermenonville qui obliquaient vers le sud-est en direction de Meaux ; ils en concluent que pour le moment les Boches n'ont pas comme objectif l'attaque du camp retranché de Paris.

Cette information ne laissa pas que de nous être agréable : c'était le danger immédiat écarté. Nous nous rendions parfaitement compte que notre résistance pourrait retarder, mais non arrêter le flot ennemi [1]. Si nous avions eu la moindre illusion, elle eût été dissipée par l'appréciation du général anglais qui, ayant jeté un coup d'œil dédaigneux sur nos retranchements, avait déclaré qu'en deux heures, les allemands auraient raison de nous.

Il est évident que si les Boches ne marchaient pas sur Paris, c'est qu'ils se proposaient de détruire nos armées auparavant, mais nous n'ignorions pas que celles-ci n'attendaient que le signal du Généralissime pour reprendre l'offensive, et nous avions le ferme espoir qu'elles seraient victorieuses.

1 Nous n'étions pas dotés de mitrailleuses, arme souveraine pour la défense, et chaque homme n'avait pas plus de deux cents cartouches.

Le 4 septembre, les renseignements apportés par les dragons sont confirmés : les Allemands s'éloignent de la capitale.

Une partie de l'Armée britannique s'était installée à Chanteloup devant les avant-postes de notre 3e Bataillon : Anglais et Français fraternisèrent comme de vieux camarades ; malgré la différence de langage, ce fut l'entente cordiale. Nos nouveaux amis possédaient des provisions en abondance ; ils se montrèrent généreux, donnant sans compter, jambons, conserves, fruits, bière, rhum, thé, etc...

Durant la nuit du 4 au 5, on aurait dit une fête au bivouac, dans le firmament brillaient mille étoiles, les Anglais avaient allumé de grands feux et chantaient des airs de leur pays. Ceux qui ont été témoins de cette scène en conserveront un souvenir inoubliable.

Au lever du soleil, l'Armée anglaise partit vers le sud-est.

— Dans la nuit du 4 au 5 septembre, le général JOFFRE improvisa l'ordre général suivant :

« 1° Il convient de profiter de la situation aventurée de la première Armée allemande pour concentrer sur elle les efforts des Armées alliées d'extrême gauche. Toutes dispositions seront prises dans la journée du 5 septembre en vue de partir à l'attaque le 6.

« 2° Le dispositif à réaliser pour le 5 septembre au soir, sera :

« a) Toutes les forces disponibles de la 6e Armée au nord-est de Meaux, prêtes à franchir l'Ourcq entre Lizy-sur-Ourcq et May-en-Multien, en direction générale de Château-Thierry. Les éléments disponibles du 1er Corps de cavalerie qui sont à proximité seront tenus aux ordres du général ***MAUNOURY*** *pour cette opération.*

« b) L'Armée anglaise établie sur le front Changis - Coulomniers, face à l'est, prête à attaquer en direction générale de Montmirail.

« c) La 5e Armée resserrant légèrement sur sa gauche, s'établira sur le front général Courtacon – Esternay - Sézanne, prête à attaquer en direction générale sud-nord, le 2e Corps de cavalerie assurera la liaison entre l'armée anglaise et la 5e Armée.

« d) La 9e Armée couvrira la droite de la 5e Armée en tenant les débouchés sud des Marais de Saint Gond et en portant une partie de ses forces sur le plateau au nord de Sézanne.

« 3° L'offensive sera prise par ces différentes Armées le 6 septembre, dès le matin. »

C'est également le 5 septembre qu'il rédigea sa fameuse proclamation :

« *Au moment où s'engage une bataille dont dépend le salut du Pays, il importe de rappeler à tous que le moment n'est plus de regarder en arrière ; tous les efforts doivent être employés à attaquer et à refouler l'ennemi. Une troupe qui ne pourra plus avancer, devra coûte que coûte garder le terrain conquis et se faire tuer sur place plutôt que reculer. Dans les circonstances actuelles, aucune défaillance ne pourra être tolérée.* »

Le 5 septembre, le général **GALLIÉNI** donne à ses troupes un ordre dont voici le résumé :

« La première Armée allemande marche vers le sud-est pour franchir la Marne entre la Ferté-sous-Jouarre et Château-Thierry ; ce mouvement semble dirigé contre la droite anglaise et la 5e Armée française.

Paris cessant d'être menacé, les forces mobiles de la Place manœuvreront de façon à garder le contact avec l'Armée allemande. La 6e Armée française doit se tenir prête à attaquer le 6 ***septembre***

au matin en liaison avec l'Armée britannique. »

A cette date, le général TARIEL reprend le commandement du secteur 4.

Dans la matinée, des cavaliers du 7e Hussards Territorial, éclaireurs de notre division se rencontrèrent à Saint-Fiacre avec une patrouille de cavalerie allemande : les nôtres quoique inférieurs en nombre chargèrent les Boches, en tuèrent un et mirent les autres en fuite.

Le dimanche 6 septembre, aux premières lueurs de l'aube, l'artillerie commence à tonner. Conformément aux ordres du général **JOFFRE**, les troupes qui battaient en retraite cessent leur mouvement de repli et font volte-face. Depuis l'Ourcq jusqu'aux Vosges, les Armées anglo-françaises prennent résolument l'offensive.

Durant trois jours et trois nuits, nous entendons sans interruption le roulement de la canonnade. Grande est notre anxiété, car nous comprenons que dans cette lutte formidable qui met aux prises des millions d'hommes, se joue le sort de la Patrie.

Dès le 9 [1], la rumeur se répand que les opérations se déroulent d'une façon favorable pour les alliés ; les blessés soignés dans les postes de secours du 67e, ou qui passent en gare de Lagny, disent que les Français progressent. Les communiqués officiels et les récits des journaux confirment ces échos de la bataille.

Dans la nuit du 9 au 10 septembre, un cycliste de la brigade apporte à notre colonel un pli dont seuls eurent connaissance les officiers de l'Etat-major. Ce n'est que plus tard que nous sûmes qu'elles avaient été leur douleur et leur angoisse à sa lecture.

Voici ce qu'elle contenait :

*« Le général **TARIEL** enjoint au colonel **BAGUEREY** de prendre immédiatement les positions de combat et lui fait connaître que l'Armée de **MAUNOURY** a été obligée à la fin de la journée du 9 d'infléchir sa gauche en arrière sous la menace d'un débordement de troupes venant de Villers-Cotterêts et de Nanteuil-le-Haudoin. La 92e Division Territoriale porte aujourd'hui ses grand'gardes sur le front général Compans, ferme Vauberan, la 85e Division Territoriale appuiera la 92e en occupant à sa droite la ligne du canal du pont de la Rosée à Fresnes et tiendra les ponts. Toutes les troupes de la défense doivent être à six heures à leur emplacement de combat. »*

Mais, tandis que le général **GALLIÉNI** s'attend au choc suprême sous les murs de la capitale, les troupes de **Von KLUCK** profitant de l'obscurité, se retirent vers le nord. Lorsque le 10 au matin, l'Armée de **MAUNOURY** veut reprendre l'offensive, elle ne trouve à peu près rien devant elle.

Le 11 septembre à 20 h.30, le général **JOFFRE** adresse au général **GALLIÉNI** :

« La bataille qui se livre depuis cinq jours s'achève en une victoire incontestable, la retraite des 1re, 2e et 3e Armées allemandes s'accentue devant notre gauche et notre centre. A son tour la 4e Armée ennemie commence à se replier au nord de Vitry et de Sermaise, partout l'ennemi laisse sur place de nombreux blessés et des quantités de munitions, partout on fait des prisonniers. En gagnant du terrain, nos troupes constatent les traces de l'intensité de la lutte et de l'importance des moyens mis en œuvre par les Allemands pour essayer de résister à notre élan. La reprise vigoureuse de l'offensive a déterminé le succès. Tous, officiers, sous officiers et soldats avez répondu à mon appel. Tous avez mérité de la Patrie. »

1 A cette date, le capitaine SERRES, capitaine-adjoint au lieutenant-colonel — remplace à la tête du 2e bataillon le commandant CHERRIER malade.

Le **12**, le général **GALLIÉNI** communiqua cet ordre du jour aux troupes, en ajoutant :

« Le Gouvernement militaire de Paris est heureux de porter ce télégramme à la connaissance des troupes sous ses ordres. Il y ajoute ses propres félicitations pour l'Armée de Paris, en raison de la participation qu'elle a prise aux opérations.

« Il félicite aussi les troupes du camp retranché de l'effort qu'elles ont donné pendant cette période, effort qui doit continuer sans relâche. »

Le 14, l'ennemi continuait à s'éloigner, le régiment cesse d'être alerté, les compagnies rentrent dans leurs cantonnements à l'exception d'une par bataillon maintenue en grand'garde. Le colonel **BAGUERREY** revient à Lagny avec son Etat-major.

De même qu'après une violente tempête, lorsque les nuages se sont dissipés, la nature semble renaître, le ciel est plus bleu, le soleil plus brillant, l'air plus limpide, de même après la victoire de la Marne, la vie nous apparût plus belle, ce fut presque comme si une nouvelle existence commençait pour nous.

Des espoirs immenses germèrent dans nos esprits, on crût que les Boches allaient être promptement repoussés au-delà du Rhin et que nos alliés d'Orient poursuivraient leurs succès en Prusse et en Galicie. Le général **RENNENKAMPF** n'avait-il pas juré de conduire ses cosaques à Berlin pour Noël ?

Il fallut déchanter ; l'ennemi s'était retiré jusqu'aux falaises qui surplombent la rive droite de l'Aisne ; mais là il avait fait tête, et s'était accroché au sol. Grâce à la configuration des lieux, grâce aux tranchées qu'il avait creusées, grâce aux canons lourds et aux renforts qu'il avait reçus, il opposait une résistance singulièrement difficile à briser.

La présence des Allemands à moins de 100 kilomètres de la capitale constituait pour celle-ci un danger permanent. Afin de mettre Paris à l'abri, on résolut de l'entourer d'un réseau solide de fortifications ; on perfectionna celles qui existaient et on en construisit d'autres, c'est à cela que travaillèrent les Compagnies du 67e.

A Lagny, le Colonel passa le Régiment en revue, pour la première fois les trois sections de mitrailleuses qui venaient d'être formées, défilèrent derrière les Bataillons.

Le 19 octobre, la Brigade communique un ordre de la Division aux termes duquel les troupes de la région Est sont appelées à concourir à l'organisation d'une ligne de défense allant de Dammartin-en Goële, jusqu'au confluent de la Marne et de l'Ourcq. Six compagnies et l'Etat-major devront aller cantonner dans la zone Dammartin, Rouvres, Saint-Mard-Longperrier.

Le 20 octobre, le Colonel et le 2e Bataillon s'établissent à Dammartin, les 11e et 12e Compagnies à Saint-Mard.

La petite ville de Dammartin est située à une trentaine de kilomètres de Paris. Le plateau sur lequel elle est bâtie descend par des pentes assez roides vers la plaine où se trouvent les villages d'Othis, de Ver, de Lagny-le-Sec, du Plessis-Belleville et le Nanteuil-le-Haudoin, il constitue un bastion naturel avancé du camp retranché et un excellent observatoire, puisque de là la vue s'étend par dessus la forêt d'Ermenonville jusqu'à Senlis. Le 23 octobre, nos Compagnies se mirent au travail.

Le 2 novembre, eut lieu à Saint-Mard une cérémonie organisée par notre Colonel en l'honneur des soldats tués à la bataille de la Marne et enterrés dans la commune, Pierre **de LACOSTE** y prononça ce beau discours :

« Il y a quelques années, un Alsacien de cœur eu l'idée pieuse de visiter les champs de bataille de « 1870-1871.

« Au cours de ce pèlerinage qui était un peu une chevauchée de DANTE, il vit des tombes « abandonnées, des noms voués à l'oubli, des ruines glorieuses envahies par les lierres, son âme « s'émut et il pensa que la France qui est la terre des gestes nobles et des idéals pure, devait une « sépulture décente à ses enfants « morts pour elle, les armes à la main.

« L'Alsacien s'appelait NIESSEN, il créa le Souvenir Français et des marches de Lorraine aux « plaines de la Loire, de la terre d'Afrique aux colonies lointaines, partout où un soldat était « tombé, une tombe s'éleva, gravée d'un nom et protégée d'une croix.

« Oh ! Messieurs, combien touchante était l'œuvre et combien belles ces cérémonies du « Souvenir Français ».

« En vivant l'heure présente, je suis invinciblement reporté en arrière, il y a trois ans, il y a deux « ans, il y a quelques mois à peine. Je revois la petite ville militaire de Saint-Maixent toute « blanche dans le décor de ses collines, j'entends les clairons du 114e de ligne (le régiment de nos « frères plus jeunes) nous conduire au monument commémoratif, j'écoute encore des voies amies « nous parler de Patrie, de Devoir, de sacrifice et d'abnégation.

« C'étaient de grandes idées remuées devant des reliques anciennes ; c'était la paix..... la paix qui « devait bercer le monde indéfiniment.

« Et puis, un jour, nous sommes réveillés en guerre au bruit du canon, les Deux-Sèvres en armes « sont venus prendre ici leur poste de combat, et soldats, j'ai le très grand honneur et l'émotion « d'avoir à saluer des soldats morts à l'ennemi, presque devant nos yeux.

« Victimes du sort des armes, ils sont ce que nous pouvions être hier, ce que nous pourrons être « demain, quand l'heure aura sonné, ils doivent être pour nous un grand exemple...

« Après la bataille, à l'heure du sacrifice suprême, ils ont évoqué une dernière fois le souvenir « des êtres chéris dans la maison familiale et ils se sont endormis du dernier sommeil avec la « conscience du devoir accompli...

« Que des mains pieuses aient paré leurs tombes et sauvé leur mémoire de l'oubli, il n'y a rien « qui puisse surprendre. Sous le ciel bleu de France, quand les hommes se battent aux armées, « les femmes savent panser les blessés et fleurir les morts c'est une des délicatesses de notre « civilisation à nous. Mais vos Chefs du 67e n'ont pas voulu que elles seules prissent ce soin et « par une pensée noble et touchante, ils ont tenu à ce que entre deux journées de travaux de « défense et de préparation au combat, ce soient des soldats qui vinssent rendre à leurs frères les « hommages qui leurs sont dûs.

« Nous savons dans quelles circonstances ils sont tombés. Des hauteurs de Torcy nous avons « entendu le grand orchestre de la bataille.

« Après avoir percé la digue admirable des lignes belges, l'Armée allemande se ruait sur Paris, la « proie haineusement attendue et convoitée depuis si longtemps ; l'ennemi croyait déjà la tenir, « et, aux yeux terrifiés du monde y faire passer le fer et le feu de la dévastation, quand une fois « de plus, comme au temps des hordes d'Attila, comme aux pires jours de notre histoire, l'éclair « de génie d'un Chef, l'élan des troupes françaises et la ténacité de l'Armée britannique ont « arrêté le flot et rejeté l'envahisseur. « Alors la bête furieuse et déçue est allée se terrer dans les « tanières en

mutilant dans sa rage un des plus purs joyaux de France et pendant les longs jours « de la bataille de l'Aisne le canon plus lointain nous disait l'échec et le recul de l'ennemi.

« A cette heure, avec une oreille attentive nous pourrions l'entendre encore, annonçant les « dernières convulsions la retraite prochaine, suivie de la poursuite en pays conquis, suivie de « cette revanche que les cœurs d'Alsace attendent depuis 44 ans et qui marquera la fin du « cauchemar.

« Ceux, qui sont tombés là et que nous saluons aujourd'hui ont été frappés en défendant Paris à « une heure décisive, pour les destinées de la Nation.

« La mort de ces braves fut belle, mais belle aussi est la terre qui les recouvre et combien « évocatrice ! Tout près d'ici, les hauteurs de Dammartin, les plaines de Brie et Goële « développent leurs fins paysages d'Ile-de-France. Sur l'autre versant, Paris vainqueur. dresse « ses flèches, vaisseau se jouant des tempêtes éternelles...

« Et après la victoire définitive, leurs restes tressaillirent au roulement des trains innombrables : « troupes françaises britanniques, belges, russes... troupes coloniales anglaises se hâtant par delà « les mers, troupes noires d'Afrique et des Indes tous les soldats accourus de tous les orients pour « l'œuvre de justice qui libérera le monde de la tyrannie allemande et qui pour nos fils, fera une « Patrie plus grande, plus belle, plus radieuse et plus unie.

« Et ce sera l'immortelle gloire ceux qui dorment ici d'avoir payé de leur sang la réalisation d'un « tel triomphe.

« Honneur à eux Messieurs !..... Et, Vive la France !...

Puis le Colonel nous adressa les paroles suivantes :

Mes chers amis,

*« Je remercie en votre nom, le camarade **De LACOSTE** d'avoir bien voulu nous prêter le « concours de son éloquente parole pour la cérémonie qui nous réunit aujourd'hui autour de ces « tombes. La guerre épouvantable qui met en ce moment l'Europe entière à feu et à sang, nous « l'avons pas voulue, personne en France ne la voulait.*

« Seuls l'Empereur d'Allemagne et son peuple en sont responsables ; ils ont envahi notre pays ; « ils veulent notre or ; ils veulent nos richesses artistiques, ils veulent nos colonies, ils veulent « une grande partie de notre belle France, ils veulent enfin que cette France disparaisse, comme « grande nation de la carte d'Europe.

« Vous ne permettrez plus cela ! Quand l'heure sera venue, à l'exemple de ces braves qui « reposent ici sous ces tombes vous vous grouperez sous votre drapeau pour repousser loin de « nos frontières, cette horde de barbares qui déshonore en ce moment le monde civilisé. »

Cette cérémonie célébrée au seuil des champs de bataille de la Marne, produisit chez tous les assistants l'émotion la plus vive.

Le 15 Novembre, les 9e et 10e Compagnies du 67e vinrent cantonner à Rouvres pour aider nos autres compagnies dans leurs travaux. Les territoriaux faisaient presque exclusivement le métier de terrassiers ; l'existence s'écoulait monotone ; c'est avec une certaine mélancolie que jetant un regard

Ancestramil

en arrière, nous considérions les événements qui s'étaient déroulés depuis le 2 août 1914, mais nous nous demandions anxieusement à quelle époque nous rentrerions dans nos foyers.

Au commencement de décembre, des Régiments Territoriaux cantonnés dans le voisinage partirent pour le front ; dès lors nous eûmes le pressentiment que nous ne tarderions pas à les suivre.

Le 13 décembre, le 67e fut doté de 20 voitures de livraison afin de compléter son train régimentaire et son train de combat, qui ne se composait que de 7 voitures touchées au commencement de septembre. Le même jour l'ordre parvint au Colonel de nous porter vers Pont-St-Maxence. Le régiment cessait d'être affecté à la défense de Paris, et passait à la VIe Armée, commandée par le Général **MAUNOURY**. Une ère nouvelle s'ouvrait pour nous. De figurants nous allions devenir acteurs ; nous étions appelés à remplir sérieusement notre rôle de soldat.

Ancestrami

CHAPITRE II

———

LES RIVES DE L'AISNE

———

LE PLATEAU DE NOUVRON.

———

La marche vers Pont-St-Maxence commença le 15 décembre ; elle fut très pénible car le trajet était long, et la neige en fondant avait détrempé les chemins.

Voici quelles furent nos étapes :

15 décembre. — 1er Bataillon : Rouvres et Saint-Mard.
2e Bataillon et l'Etat-major du Régiment : Montagny, Sainte-Félicite.

16 décembre. — 3e Bataillon : Nanteuil-le-Haudoin.
1er Bataillon : Senlis.
2e et 3e Bataillons : Pont-St-Maxence et Mimbertin.

17 décembre. — 1er Bataillon : Saint-Paterne et Pontpoint.

Nous avions suivi les routes parcourues par des régiments de **Von KLUCK** avant et après la bataille de la Marne. A Senlis nous eûmes sous les yeux pour la première fois les preuves de la barbarie allemande : des deux cotés de la Grand'rue gisaient les décombres des maisons que les Boches avaient incendiées sous prétexte que dans les faubourgs de la ville on avait tiré sur leurs éclaireurs.

Nous fûmes accueillis de la façon la plus hospitalière dans nos nouveaux cantonnements. Il aurait fait bon hiverner là, nous n'y restâmes que quelques jours.

La région offre cet aspect calme et reposant qui est la caractéristique des paysages de l'Ile-de-France. L'Oise coule à travers de vaste prairies, au Nord-Ouest s'étendent les marais de Longueau, au Nord-Est d'immenses plaines à la terre brune et fertile au milieu desquelles les toits des villages mettent des taches rouges, déroulent à perte de vue leurs ondulations, au sud se dressent les collines que couronnent les frondaisons de la forêt d'Halatte. Partout le regard n'embrasse que des teintes douces et variées qui se mêlent harmonieusement.

Le **19**, le Colonel **BAGUEREY** gravement malade est évacué et le commandement du régiment passe au Chef de Bataillon **COLAS**.

Le Général **MAUNOURY** ayant décidé que les Régiments Territoriaux de la VIe armée seraient affectés à la défense des tranchées de première ligne, d'abord par petites fractions intercalées dans les unités d'active ou de réserve, puis progressivement par fractions plus importantes, le Général de Division prescrivit une reprise vigoureuse de l'instruction pour adapter la troupe au mode de combat du moment, tir et combat dans les tranchées, attaques de jour et de nuit, destructions des obstacles,

Ancestramil

accrochage au terrain conquis, etc.

En conformité de ces ordres, les Compagnies du 67e allèrent quotidiennement à l'exercice.

Le 21, notre 2e Bataillon est mis à la disposition du 35e Corps d'Armée, dont le Quartier Général est à Croutoy, le 21, il se rend à Pierrefonds, le 25, la 9e et la 12e Compagnies vont à Courloisy, la 10e à Jaulzy et la 11e à la Motte.

Le Bataillon fut d'abord employé tout entier à la construction d'ouvrages de défense sur la rive gauche de l'Aisne ; puis le 1er janvier, trois sections de la 9e Compagnie et 3 sections de la 10e furent affectées à la 121e Brigade et le soir même une section de la 9e Compagnie et une demi-section de la 10e Compagnie prirent la garde aux environs de St Pierre-de-Bitry.

L'organisation de ce secteur laissait beaucoup à désirer, pour accéder aux premières lignes, on devait suivre des pistes transformées par les pluies en vraies fondrières, les tranchées n'avaient en maint endroit qu'une profondeur de 1 mètre à peine, on pataugeait continuellement dans l'eau et dans la boue. Les abris étaient insuffisants pour protéger contre les obus.

Dans certains de nos petits postes, on ne pouvait regarder aux créneaux qu'en prenant les plus grandes précautions, car les sentinelles boches tiraient dès qu'il leur semblait voir quelqu'un ; le **7** janvier, le soldat **ROUCHER** de la 10e Compagnie fut blessé au pouce et au menton par une balle ; quelques minutes après son camarade **MORIN**, atteint à l'œil droit était tué raide, ils inaugurèrent la liste longue, mais si glorieuse, des hommes du 67e qui versèrent leur sang pour la Patrie.

Le 3e Bataillon restera peu de temps avec le 35e Corps. A cette époque se produisirent les malheureux événements de Crouy, ils amenèrent un changement dans la destination du 67e. Primitivement nos bataillons devaient se relever entre eux aux tranchées de St-Pierre de Bitry, mais les combats autour de Soissons ne tournant pas à notre avantage et nous ayant coûté des pertes élevées, le Général **MAUNOURY** décida de remplacer immédiatement par des Régiments Territoriaux les régiments d'active ou de réserve qui avaient besoin d'être reformés.

Le 8 janvier, l'Etat-major du 67e et le 1er Bataillon gagnent Crépy-en-Valois, où les attend le Lieutenant-colonel **FAMIN** nommé au commandement du Régiment. Le 9, le 3e Bataillon qui a reçu l'ordre de nous rallier, se porte à Hautefontaine. Le 10, le 2e Bataillon fait étape à Séry et à Marmont ; le 3e Bataillon à Feigneux et à Russy. Le 16, les Compagnies cantonnent à Longpont, Violaine, Louâtre et Villers-Hélon.

A la date du 17, la 85e Division Territoriale, à l'exception du 68e, passe sous les ordres du Général Commandant le 5e groupe de divisions de réserve et le 67e est chargé de relever dans la nuit du 18 au 19, un régiment de tirailleurs marocains qui défendait la rive gauche de l'Aisne, entre le confluent de cette rivière et de la Vesle, et le moulin de Rupreux.

Ce jour là nos 1er et 2e Bataillons se rendent à Nampteuil-sous-Muret et notre 3e Bataillon à Maast-et-Violaine. Le 18 au soir, aussitôt que l'obscurité fut assez épaisse pour dérober nos mouvements à l'ennemi, la relève commença elle se fit sans incident.

Le 67e occupa les emplacements suivants :

Etat-major et Compagnie Hors Rang : Ciry.

1re et 2e Compagnies : Poste de la demi lune et de la station de Ciry.

3e et 4e Compagnies : Couvrelles.

5e et 6e Compagnies : Bois de la Gobinne.

7e et 8e Compagnies : Avant-lignes depuis Sermoise jusqu'au Moulin de Rupreux.

11e et 12e Compagnies : Ciry-Salsogne.

Nos prédécesseurs, les Marocains, étaient des soldats d'un courage à toute épreuve qui avaient accompli des prodiges d'héroïsme lors des combats de Crouy ; par contre, ainsi que le reconnaissaient leurs chefs, c'étaient de piètres terrassiers ; ils considéraient comme une déchéance de manier la pelle et la pioche. Ainsi l'organisation du secteur était-elle très défectueuse ; tranchées peu profondes, aucun boyau pour les relier entre elles ou pour y conduire, abris insuffisants, réseaux de fils de fer barbelés en petit nombre. Ce fut l'œuvre du 67e de mettre en état la défense du secteur.

En première ligne nos hommes menèrent une vie très rude ; quelques-unes de nos sentinelles étaient simplement placées dans des « *trous de loup* » ou dissimulées dans les herbes du marais ; la durée de leur faction était parfois de six heures [1].

Nous étions en liaison à l'Est aux postes de la Demi-Lune et de Quincampoix avec la 69e Division et à l'Ouest au Moulin de Rupreux avec le 65e Territorial.

Le front du secteur mesurait près de 5 kilomètres, c'était trop pour un régiment, dès le 20 janvier il fut réduit et des fractions de l'unité **CORNU** (tirailleurs et zouaves) prirent la place de nos première et deuxième Compagnies.

C'est dans ce secteur que nos 1er et 2e Bataillons reçurent le baptême de feu. L'artillerie allemande était assez active et les fusillades étaient fréquentes. Sous les obus et les balles, nos territoriaux se comportèrent vaillamment, Les sentinelles faisaient une grande vigilance et observaient les consignes à la lettre. Trois ou quatre fois seulement, elles manquèrent de sang froid et donnèrent l'alerte sans motif sérieux.

Du haut des collines qui surplombent la rive droite de l'Aisne, les Boches découvraient tous nos mouvements, il leur eût été facile, s'ils avaient eu de l'artillerie et des munitions en abondance de nous forcer à évacuer Sermoise et Ciry qui n'étaient qu'à quelques centaines de mètres des lignes.

Les bombardements les plus violents eurent lieu les 25 janvier, 25 février et 10 mars. La maison dans laquelle le Colonel avait établi son poste de commandement, située près de l'église de Ciry, semblait particulièrement visée ; le 10 mars, deux 77 tombèrent dans la salle où les secrétaires avaient coutume de se tenir et qu'ils n'avaient quitté que quelques minutes auparavant ; tables et chaises furent réduites en morceaux.

A la vérité, ces canonnades ne sauraient être comparées aux marmitages que nous avons subis en Champagne, à Verdun, dans la Somme ; en deux mois à Ciry, nous eûmes seulement une quarantaine d'hommes tués ou blessés par éclats d'obus, mais ce qui rendait surtout pénible le séjour de ce secteur, c'était la continuité du danger ; même lorsque nous étions descendus des tranchées et que nous cantonnions dans les villages de Ciry ou de Serches, nous restions exposés au feu de l'artillerie et nous ne jouissions pas, par suite, de la tranquillité d'esprit, du repos moral que donne la certitude d'être en sécurité. Aussi fut-ce avec joie que le 22 mars, nous apprîmes que nous allions être envoyés à l'arrière.

1 L'hiver de 1914 – 1915 ne fut pas très rigoureux heureusement pour nous car on ne nous avait donné qu'une demi-couverture et ce n'est qu'en février que nous reçûmes de l'Intendance des chapes en peau de mouton, des toiles de tente et des « chaussures de tranchée » ; ces dernières étaient si mal confectionnées, si peu pratiques que beaucoup d'entre nous ne voulurent pas s'en servir.

En effet, dans la nuit du 24 au 25, le 282e de réserve vint nous relever.

Nos Compagnies s'établirent à Nampteuil-sous-Muret, Chacrisse, à Violaine et à Maast-et-Violaine, du 25 mars au 14 avril, elles furent employées à des travaux de fortification sur la ligne des plateaux Acy. Mont-de-Soissons, la Siège.

Le 17 avril, nous allâmes occuper le secteur de Jury, compris entre le pont de Missy et la lisière Est du village de Venizel. Ce secteur était fort bien aménagé et très calme ; quoique il n'y eut entre nous et les Boches que la largeur de l'Aisne, nous n'éprouvâmes aucune perte pendant les douze jours que nous y passâmes.

Le 29 avril, le 93e Territorial nous remplaça et nous retournâmes cantonner à Nampteuil-sous-Muret, et dans les villages voisins. Les Compagnies continuèrent les travaux de retranchement sur la ligne des plateaux Acy la-Siège.

A cette époque, l'État-major de la 6e Armée préparait une attaque du côté de Quennevières ; le 42e d'active ayant été désigné pour y prendre part, notre Régiment eût l'honneur d'être choisi pour le relever dans les tranchées du plateau de Nouvron-Vingré.

A ce moment, se place un fait particulièrement important dans l'histoire de notre Régiment, son affectation au 7e Corps d'Armée. Les régiments dits de réserve, étant devenus régiments actifs, un certain nombre de Régiments Territoriaux de campagne furent affectés aux Corps d'Armée, comme réserve d'infanterie. C'est ce qui se produisit pour les quatre régiments de la 85e Division Territoriale. Elle fut dissoute, les quatre régiments furent affectés à différents Corps d'Armée et le 67e Territorial eu l'honneur de former avec le 54e R. I. T. la réserve d'infanterie du glorieux Corps d'Armée, que commandait alors, le Général **de VILLARET**. L'histoire de notre Régiment est intimement mêlée à celle de ce Corps d'Armée ; elle est moins brillante que celle des magnifiques régiments actifs de cette grande unité, mais elle peut être aussi héroïque, partout où ils ont passé, il a suivi, où ils furent, à côté d'eux, il était.

Nous connaissions de réputation le secteur de Nouvron-Vingré ; lorsqu'à Ciry on entendait sur la gauche une violente canonnade, on disait chaque fois : « *c'est à Nouvron qu'on se bat* ». Nous savions que ce plateau avait une grande importance stratégique, car c'est à partir de là que les Boches cessaient d'avoir la maîtrise de la rive droite de l'Aisne ; après la bataille de la Marne, Français et Anglais avaient livré de furieux combats pour s'emparer des pentes Sud et s'y maintenir.

L'Etat-major du 67e, les 1er et 3e Bataillons firent étape à Montgobert et à Ressons. La relève eut lieu dans la nuit du 24 au 25 mai.

Le secteur de Vingré comprenait la partie Sud-ouest du plateau de Nouvron et était commandé par le Général commandant la 28e Brigade, le Général de Brigade **LACOTTE**, dont le poste de commandement était à Vaux et en cas d'alerte aux grottes de Confrecourt ; il était divisé en deux sous-secteurs Vingré-Est et Vingré-Nord. Le Colonel du 35e d'active commandant le sous-secteur de Vingré-Est occupé par un bataillon du 35e et le 3e Bataillon du 67e, notre Colonel commandait le sous-secteur de Vingré-Nord occupé par un bataillon du 35e et le 1er Bataillon du 67e.

Chacun des sous-secteurs était divisé en quatre compartiments, désignés de l'Est à l'Ouest par les lettres A B C D, sous-secteur Est, et E F G H sous-secteur Nord.

Dans chaque sous-secteur, deux Compagnies du 35e occupaient les avancées (entonnoirs aménagés, petits postes) ; deux Compagnies du 67e occupaient les tranchées de la ligne d'active et les deux Compagnies de territoriale étaient en réserve dans les grottes ou d'autres abris construits à cet effet.

Chaque Chef de Bataillon commandait deux compartiments et avait sous ses ordres deux Compagnies d'active et deux de territoriale. Les postes de commandement de notre Colonel et du Colonel du 35e étaient au village de Vingré.

Le 25 mai, le 2e Bataillon du 67e avait été mis à la disposition de la 27e Brigade et chargé de la défense du secteur le Pressoir-Pernant, sur la rive gauche de l'Aisne. Notre Régiment se trouvait donc tout entier en première ligne ; mais tandis que le 2e Bataillon occupait un secteur tranquille, séparé de l'ennemi par l'Aisne et ses marécages ; à Vingré, il n'y avait entre nous et les Boches aucun obstacle naturel : nos petits postes n'étaient à certains endroits qu'à une douzaine de mètres des leurs, et à tout moment on pouvait craindre une attaque.

Du 26 mai au 25 juillet, le Régiment fut en secteur.

Le secteur de Nouvron-Vingré était agité. Des mines explosent de part et d'autre. Fréquemment bombardé de nuit et de jour par les canons de tous calibres (77 – 105 - 150 et 210) et les minewerfen ennemis, le front était souvent troublé la nuit par des fusillades nourries et le crépitement des mitrailleuses. — Vingré fut constamment l'objet de violents bombardements.

Des attaques locales et des démonstrations tinrent le défenseur en alertes continuelles et pénibles. Les unités étaient enfin astreintes aux fatigants travaux des tranchées. — Cette partie du front fut particulièrement meurtrière. C'est dans ses tranchées que furent blessés les Généraux **MAUNOURY** et **de VILLARET**.

Ce n'est que les 25 et 26 juillet que nos 1er et 3e Bataillons quittèrent le plateau de Nouvron et allèrent occuper le secteur de Pernant - le Pressoir, tout près de Soissons, où quoiqu'en première ligne, ils trouvèrent le repos physique et moral dont ils avaient besoin

Notre 2e Bataillon avait eu un meilleur sort ; depuis le 27 juin, il avait cessé de prendre les tranchées et avait été employé à divers travaux à Vic-sur-Aisne, à Bitry et à Attichy.

Ancestramil

CHAPITRE III

LA CHAMPAGNE

C'était donc après les dures et longues journées du secteur de Nouvron-Vingré, de Vingré le « Cimetière », voisin du secteur de Fontenoy « l'Enfer », Vingré où tant des nôtres sont restés et dorment leur dernier sommeil, soit dans le long cimetière des ruines lugubres de Vingré, soit dans celui des ruines pittoresques de Cofrecourt. Le Régiment, après trois mois de luttes incessantes soutenues en compagnie du 35e Régiment d'infanterie, était relevé le 25 juillet et, la défense du secteur de Pernant-le Pressoir lui fut confiée.

Pendant que le bataillon en ligne, assurait derrière l'Aisne une garde facile, les bataillons en réserve organisaient la défense de la seconde ligne ; la majeure partie des troupes était cantonnée dans les bourgs d'Ambleny et du Rollet à peine bombardés, et le régiment mena presque la vie des troupes au repos. La musique déjà bien organisée et bien dirigée, donne plusieurs concerts sur la place d'Ambleny et, les généraux **de VILLARET**, commandant le 7e Corps d'Armée, et **CRÉPEY** commandant la 14e Division, vinrent à plusieurs reprises féliciter le colonel **FAMIN**, de la belle attitude de son Régiment dans le secteur de Vingré.

Cependant le bruit courut tout à coup, que tout le 7e Corps d'Armée était relevé et quittait la 6e Armée : de fait, la 14e Division était partie, un mouvement considérable de troupe se produisait et, le Régiment fut laissé à la disposition d'une autre Division du Corps d'Armée, la 48e Division, qui avait remplacé la 14e ; enfin le 67e reçut à son tour l'ordre de relève puis celui de rejoindre Longpont, en deux étapes, afin de s'y embarquer par voie de fer.

Le 14 août, tout le Régiment était relevé ; l'Etat-major, la Compagnie Hors Rang, la Compagnie de mitrailleuses, les 1er et 3e Bataillons vinrent cantonner à Cœuvres et le 2e Bataillon à Chelles. Les fêtes du 15 août se passèrent dans le calme et on goûta deux jours d'un repos réparateur, qui compléta celui de la période passée dans le secteur de Pressoir – Pernant ; on était prêt à supporter les plus grandes fatigues et à affronter les plus dures batailles.

Le 17 août, le Régiment s'embarquait à Longpont pour une destination inconnue.

Le bruit courait que le glorieux 7e Corps d'Armée était dirigé vers l'Alsace : c'était le secret désir de tous ceux qui le composaient, tous voulaient renouveler leurs prouesses de Mulhouse de l'an passé et libérer leur terre natale. Les territoriaux du 67e, presque tous Poitevins, un peu dépaysés d'abord, au milieu de leurs compatriotes de l'Est, eurent vite fait de les apprécier, d'avoir les mêmes aspirations qu'eux ; comme eux à ce moment, la terre d'Alsace les attirait.

Les trains qui les transportaient, les ramenèrent vers Lagny - Torcy, vers les lieux où les Allemands s'étaient arrêtés dans leur marche vers Paris, où pendant quelques heures, eux, les territoriaux de la 9e Région, furent les derniers remparts de la capitale. Ils revirent avec émotion les champs de bataille de la Marne, passèrent Épernay - Châlons, puis de là, furent dirigés vers le nord, vers le camp de Châlons, ils n'allaient donc pas en Alsace, ils éprouvèrent de ce contre-temps, une véritable

déception.

Après avoir voyagé toute la journée du 17, le Régiment, arrivé au camp de Châlons dans la nuit du 17 au 18, débarqua à Mourmelon-le-Petit, non loin du massif de Moronvilliers, où les Allemands s'étaient accrochés après leur retraite de la Marne. Il s'installa pendant la nuit, dans les véritables steppes du camp de Châlons, au nord-est de la voie ferrée de Mourmelon à Reims et à mi-chemin entre Mourmelon-le-Petit et Sept-Saulx, et chacun se demandait qu'elle pouvait bien être la mission qui allait lui être confiée.

On ne tarda pas à le savoir et l'on apprit bientôt que le 67e R. I. T. avait définitivement quitté la 6e Armée, pour passer à la 4e Armée du général **de LANGLE de CARY** et était mis provisoirement à la disposition du 4e Corps d'Armée, pour accomplir, avec le 54e R. I. T., des travaux urgents.

A partir de ce moment, les deux Régiments Territoriaux eurent le même sort, ils devinrent de véritables frères d'armes et ne se quittèrent plus jusqu'à leur dissolution.

Le 67e R. I. T., se mit à l'œuvre dès le 18 août, il était chargé d'organiser dans l'un de ces innombrables bois de sapins du camp de Châlons, à l'abri des vues de l'ennemi, d'immenses abris bivouacs, destinés à recevoir des troupes avant une attaque.

La somme de travail fournie par le Régiment fut énorme et l'on peut dire qu'il ne se reposa ni jour ni nuit : quand les travailleurs étaient las, le Colonel n'avait qu'à rappeler qu'il fallait faciliter la tâche aux jeunes qui allaient attaquer et aménager des abris pour les recevoir, cela suffisait pour ranimer les courages. En peu de temps d'immenses bivouacs furent prêts, suffisamment grands pour recevoir des divisions entières et l'on comprit à l'importance de ces travaux, que de graves événements allaient se passer.

Quelques heures de repos, une revue et la remise de décorations le jour anniversaire de la bataille de la Marne, furent les seuls événements qui vinrent interrompre ce dur labeur, ingrat et sans gloire.

Une fois ces travaux d'aménagements terminés, il fallut songer aux travaux de préparation immédiate de l'attaque, parallèles de départ, boyaux de liaison, boyaux d'accès, d'évacuation. Tout cela se fit par un nouveau labeur incessant et pénible, souvent dangereux en raison de la proximité de l'ennemi.

Au cours de ces travaux, le 67e n'eut pas de pertes à déplorer, mais le 54e eut près de 60 tués ou blessés, au cours d'un bombardement au lieu dit « le Vallon ». Les hommes des deux Régiments étaient ensemble et les nôtres prêtèrent un concours si zélé et si désintéressé à leurs malheureux camarades, que le Colonel commandant le 54e R. I. T. ne put s'empêcher de leur adresser ses remerciements.

Depuis le 14 septembre, les deux régiments bivouaquèrent ensemble au camp 21, au nord de la voie romaine, et le 67e aida le 54e à terminer les travaux que ce dernier avait commencés. Ils furent menés à bien et le général **PUTZ** commandant le 4e Corps d'Armée adressa des félicitations particulièrement élogieuses au 67e R. I. T.

Cependant tout semblait être prêt : les troupes de choc étaient en place, ainsi que l'artillerie. Cette dernière était d'une importance considérable, pour l'époque, artillerie légère de 75, artillerie lourde et même artillerie à longue portée sur train blindé.

On sentait que l'heure de la bataille allait sonner et les deux Régiments Territoriaux qui avaient tant travaillé se demandaient ce qu'ils allaient devenir.

Un ordre vint les fixer, ils étaient rendus à leur Corps d'origine, le 7e.

Le 67e R. I. T., en conséquence fut mis à la disposition des 37e et 14e Divisions et reçu l'ordre d'aller bivouaquer le 19 septembre, au camp du mont Frenet et au sud de la ferme Piémont dans deux de ces camps analogues à ceux qu'ils avaient aménagés eux-mêmes pendant la période précédente. Ces travailleurs du front allaient-ils devenir des combattants ? Allaient-ils être acteurs dans la prochaine bataille ? on en avait parlé, mais, aucun ordre précis n'avait encore été donné, et l'on était dans l'attente. La question fut tranchée par un ordre du Corps d'Armée du 20 septembre.

Les troupes territoriales mises à la disposition des 37e et 14e Divisions, l'étaient à titre de soutien.

Il ne serait pas exact de dire que cet ordre fut reçu sans un certain serrement de cœur : la pensée de tous ces hommes dont les plus jeunes avaient bientôt 40 ans, se reporta vers les leurs, leurs femmes, leurs enfants, vers leur foyer ; ils se rendirent compte qu'ils allaient faire la guerre comme les plus jeunes et que leur âge ne les mettait pas à l'abri des grands chocs.

Mais ce sentiment eut vite fait de disparaître et de faire place à un autre tout différent, presque enthousiaste, à la pensée qu'ils allaient se battre comme les jeunes et que cette bataille allait peut être faire finir la guerre.

Le 1er Bataillon, le Bataillon **Mac CARTHY**, qui bivouaquait au sud de la ferme Piémont, fut mis à la disposition de la 37e Division.

Le reste du Régiment fut mis à la disposition de la 14e Division, il bivouaquait au camp du mont Frenet, dissimulé dans un de ces bois comme il y en a tant dans cette partie de la Champagne, où le terrain est comme un damier monotone et parfois lugubre, composé de sortes de landes incultes, sillonnées dans le voisinage des lignes, de longues traînées blanches et crayeuses des tranchées et des boyaux et, de petits bois de sapins particulièrement propices à l'embuscade et à l'accrochage au terrain.

Le Régiment complètement au repos fut doté de l'équipement et de l'armement de bataille, chacun reçut un masque protecteur contre les gaz asphyxiants et un casque en remplacement du képi qui devait disparaître.

On assistait aux derniers préparatifs de la bataille, dont on attendait le signal.

Jamais d'ailleurs, on n'avait vu encore pareil déploiement de moyens, en artillerie et en aviation, les ballons captifs jalonnaient le front en nombre inusité.

Dès le 20 septembre, le Lieutenant-colonel s'était mis à la disposition du Général commandant la 14e Division, qui lui avait indiqué verbalement la mission du Régiment destiné à occuper les tranchées de première ligne, sur tout le front de la Division ; à partir du moment où elles auront été évacuées par les troupes actives chargées d'attaquer. Il avait pris contact avec les 27e et 28e Brigades dont il était allé reconnaître les secteurs, ainsi que le bivouac de la Suippe.

Le 22, les Chefs de bataillons et Commandants de compagnies, étaient allés reconnaître les emplacements assignés à leurs unités et le Commandant **Mac CARTHY** avait rendu compte que son bataillon devait occuper les positions suivantes pendant l'attaque ; une compagnie à St-Hilaire-le-Grand, une compagnie à Jonchéry, une compagnie aux ouvrages 14 et une compagnie aux ouvrages au Sud de la route de Jonchery. Tout paraissait donc prêt et personne ne fut étonné de recevoir le 24, l'ordre d'aller prendre position.

Les Unités du Régiment rejoignirent leurs emplacements de combat dans la nuit du 24 au 25.

Le canon les appelait, l'artillerie en effet commençait à faire rage. Le camp de la Suippe était déjà presque vide, lorsqu'on y arriva. Les éléments de la 14e Division, qui n'étaient pas en ligne en étaient partis et les zouaves et les troupes marocaines le quittaient. L'intensité des feux de 1re ligne, artillerie et fusées éclairantes, augmentaient sans cesse sillonnant la nuit noire et permettant aux unités de se diriger pour rejoindre leur poste de combat, avant le jour tout le monde était en place.

Les 2e et 3e Bataillons du 67e, Bataillon **SERRE** et Bataillon **d'OLBREUSE**, arrivèrent sans encombre aux sources de l'Ain, à gauche de Souain et de la ferme des Wacques, à l'entrée des boyaux Guise et Grammont.

Le Lieutenant-colonel s'était porté de sa personne à la côte 151 au P. C. du Général commandant la 14e Division et attendait les ordres.

Un tir préparatoire d'artillerie, formidable, à cadence échevelée, fut déclenché. Les 75 tiraient comme des mitrailleuses. Sans doute, on eut l'occasion d'entendre par la suite, au cours de la guerre, à Verdun, sur la Somme, à Reims, une préparation d'artillerie, soit du côté de l'ennemi, soit de notre côté autrement violente et autrement puissante, mais jamais sauf à certains moments de la bataille de la Marne, on eut l'impression d'un tir aussi rapide : on devinait l'ardeur des artilleurs et leur enthousiasme.

De la côte 151, qui avait été organisée comme observatoire et dominait tout le champ de bataille depuis Tahure jusqu'au massif de Moronvilliers, où l'on pouvait voir ce qui se passait de part et d'autre, de la vallée de la Py, dans les lignes allemandes, le spectacle était effroyable et grandiose, les éclatements ne cessaient pas et ce n'était qu'une succession de gerbes de feu. Le bruit était effroyable c'était bien un véritable « *Trummel feuer* ».

L'artillerie allemande, sans doute paralysée par la notre, ne répondait pas et concentrait ses feux sur les premières lignes, autour de Suippes et effectuait des tirs de barrages relativement peu fournis, tout le long de la vallée de l'Ain, au Sud de la côte 151.

Mais comme il y avait de nombreux abris, des tranchées de départ très profondes et de nombreux boyaux, ces tirs furent à peu près inefficaces.

Enfin l'heure H (9 h.15) fut indiquée au Lieutenant-colonel, à 8 h.30, qui prescrivit aussitôt aux 2e et 3e Bataillons de se rendre à leur place dans les tranchées de départ tandis que lui-même descendait de la côte 151, pour les rejoindre.

Tous ces mouvements, en raison de l'encombrement des boyaux d'accès, s'exécutèrent avec quelque peine, mais furent achevés en temps voulu, malgré les tirs de barrage de l'artillerie allemande.

A 9 h.15, avec un entrain et un enthousiasme qu'on avait pas vu depuis la Marne, l'assaut fut donné.

A la droite du Corps d'Armée, les coloniaux du Général **MARCHAND**, entraînés par leur Chef, devenu légendaire dans toute l'armée par son intrépidité, et qui, la canne à la main, sortit le premier, arrivèrent au Moulin de Souain avant d'avoir pu donner à l'ennemi le temps de se reconnaître.

Il en fut de même des 4 Régiments, de la 14e Division, précédés de leurs Colonels, ils s'emparèrent des premières lignes adverses en un tour de main, faisant prisonnier tout ce qui en sortait vivant, et laissant aux nettoyeurs de tranchées le soin de réduire ceux qui voulaient se défendre dans les abris profonds de 1re ligne.

On ne s'occupait guère des prisonniers, des Saxons du 103e Régiment, qui affolés, les bras continuellement en l'air, étaient renvoyés individuellement, sans être accompagnés aux troupes

chargées de les grouper.

Et ce fut un spectacle inoubliable, le 25 septembre 1915, vers 10 h.30, sur ce champ de bataille de Champagne, pendant une courte accalmie du combat, que celui de voir une heure après l'attaque, passant à travers les réseaux à moitié détruits, les tranchées allemandes à moitié comblées, notre artillerie légère d'accompagnement et notre cavalerie, se diriger vers ce moulin de Souain, qu'avaient dépassé les Coloniaux où ils s'étaient même regrouper pour avancer de nouveau et dont l'ennemi, une heure avant, faisait le centre de toute sa résistance.

Le Corps Colonial du Général **MARCHAND**, avait donc largement déblayé le terrain sur la droite de la 14e division.

Celle-ci après s'être emparé des premières tranchées ennemies, situées en terrain découvert, **à** gauche de la ferme des Wacques, rencontra une dure résistance quand elle aborda les travaux de défense, malheureusement, insuffisamment détruits malgré la préparation d'artillerie, organisée par les Allemands, dans les bois de sapin, dits « Bois de la Chaise ».

Après les premiers moments de surprise passés, les Officiers ennemis reprirent leur ascendant sur leurs hommes et se mirent en mesure de tenir énergiquement. Les nids de mitrailleuses que recelaient ces bois, notamment une mitrailleuse St-Étienne retournée contre nous, bien placée au coin du bois D. E., tinrent pendant plusieurs heures le magnifique 35e R. I., qui ne cessa d'attaquer, un bataillon fut décimé sans résultat.

Ces mitrailleuses furent cependant peu à peu réduites au silence, soit par suite d'accidents survenus aux armes, soit parce que les servants furent tués, soit parce qu'elles furent détruites (la mitrailleuse St-Étienne notamment) par un tir d'artillerie habillement dirigé par un jeune Officier d'artillerie qui avait pris l'engagement de les faire taire.

Ces fameux bois de la Chaise, purent donc être abordés, des corps à corps terribles s'engagèrent et, en certains endroits on pouvait voir les adversaires, tombés l'un à côté de l'autre, le corps transpercé de part en part par la baïonnette adverse, qui n'avait pu être retirée de la plaie.

Ainsi attaqués de front, tournés sur leur gauche par suite de l'avance des troupes coloniales, les survivants des défenseurs de ces bois, environ un demi-bataillon comprenant qu'ils ne pouvaient résister davantage et que toute retraite leur était coupée, se rendirent au grand complet, Officiers, sous-officiers et soldats, dans la soirée.

Rien désormais, n'arrêtait plus les assaillants, ils arrivèrent en plusieurs endroits à la seconde ligne allemande placée sur la rive Sud de la Py, en face de Ste-Marie à Py.

Presque sur tout le front de bataille, les premières lignes allemandes avaient été emportées et le 25 septembre au soir, une véritable victoire venait d'être gagnée.

Un grand nombre de prisonniers et un important matériel avaient été capturés.

Le combat cesse le 25 avec le jour et repris le 26 dès 5 heures du matin avec acharnement.

Les dernières positions de la 1re ligne furent enlevées et la poursuite fut menée vigoureusement par les troupes de la l4e Division, jusqu'à la 2e ligne allemande.

L'infanterie fut aussi admirable que la veille et bien soutenue par l'artillerie de campagne d'accompagnement qui se mit en position, à découvert, sur les anciennes positions allemandes. Malheureusement cette artillerie n'était ni assez nombreuse, ni assez puissante pour détruire les travaux de défense... de la 2e ligne allemande.

Cependant, dès le 26, l'ennemi s'était ressaisi, il avait amené à pied d'œuvre tout ce qu'il avait de disponible en réserve dans les secteurs voisins, pendant la nuit du 25 au 26 et celle du 26 au 27, il avait déplacé son artillerie, et déjà le 27 au matin, il était capable, protégé par ses travaux de défense, de tenir en échec la poignée d'hommes qui allaient l'attaquer. Mettant à profit cette résistance pendant la journée du 27, il eut le temps d'amener personnel et matériel en quantité suffisante, pour remplacer tout ce qui avait été pris et pouvait décidément s'opposer à nos entreprises et puis le temps se mit de la partie et favorisa les allemands, le 26 au soir avec la nuit, la pluie arriva. Les mouvements de notre artillerie lourde de campagne, destinée à bouleverser les lignes adverses, composées presque exclusivement de lourds Rimailho furent entravés, plusieurs passerelles, établies par le Génie sur les tranchées de la première ligne, particulièrement profondes, se brisèrent sous le poids des canons, au moment de leur passage et plusieurs s'enlisèrent dans ce terrain détrempé, piétiné et fouillé.

Dans ces conditions, la journée du 27 se passa sous la pluie, en attaques continuelles, qui ne donnèrent aucun résultat, l'artillerie allemande, qui, pour cause, s'était tue la veille et l'avant veille, recommença à se faire entendre et à bombarder ses anciennes positions, les points de rassemblement et ses anciens dépôts de munitions, dont plusieurs firent explosions.

On sentait que le front se stabilisait de nouveau, les grands espoirs avaient disparu, l'enthousiasme était tombé.

Les 29 et 30 septembre, le front se stabilisa définitivement en face Ste-Marie-à-Py, les Allemands devinrent par moment agressifs et les nôtres durent organiser le terrain.

Le 2 octobre, enfin, tous les survivants de l'héroïque 14e Division furent ramenés du front par le Lieutenant Colonel **FAMIN**, commandant le 67e R. I. T.

La 14e Division, en effet fut héroïque, elle se couvrit de gloire, mais, à quel prix. Les Colonels des 4 Régiments furent mis hors de combat, il ne restait dans chaque régiment que quelques hommes par compagnie, presque tous les Officiers avaient été mis hors de combat, le 35e R. I. était commandé par un Lieutenant.

C'est sur le champ de bataille, que Chefs et soldats apprennent à se connaître et que la solidarité entre eux apparaît. Ceux qui ont assisté, le 2 octobre 1915, à la côte 151, à l'enterrement du Colonel **TESSON** qui commandait le 35e R. I., tué pendant la bataille et dont le corps avait pu être ramené un peu à l'arrière, se souviendront toujours avec émotion, comment au cours de la cérémonie, les larmes vinrent aux yeux de tous les assistants, tant de ceux de son Régiment que ceux du 67e R. I. T., qui avait été directement placés sous ses ordres à Vingré et pendant la dernière bataille, car c'est en effet aux côtés du 35e R. I. que le 3e bataillon du 67e R. I.T., mena le combat.

Les brancardiers musiciens furent chargés, dès le commencement de la bataille, d'aider les brancardiers des régiments engagés. Le 1er Bataillon. (Commandant **Mac CARTHY**) mis à la disposition de la 37e Division resta pendant toute la bataille, en réserve sur les positions qui lui avaient été assignées, il n'en fut pas de même des 2e et 3e Bataillons qui avaient été mis à la disposition de la 14e Division.

Le 2e Bataillon (Commandant **SERRE**) devint réserve de la 27e Brigade, le 3e Bataillon (Commandant **d'OLBREUSE**), moins la 10e Compagnie, devint réserve de la 28e Brigade.

Pendant toute la journée du 25, les 2e et 3e Bataillons placés dans les tranchées de départ, au moment de l'attaque, occupèrent le terrain conquis au fur et à mesure de l'avance.

Le 26, le 3e Bataillon (Bataillon de droite avec la 28e Brigade) reçut l'ordre de se porter dans les anciennes tranchées allemandes au Nord-est du bois de la Chaise, où se trouvait ce qui restait du 3e Bataillon du 35e R. I.

L'ordre ayant été donné à la 9e Compagnie d'attaquer, les 9e Compagnie du 35e R I et du 67e R. I. T, sortirent à la fois, les 11e et 12e Compagnies du 67e R. I. T. auraient suivi l'exemple de la 9e Compagnie, si l'on ne s'était aperçu de la méprise et si l'on n'avait prescrit aux territoriaux de garder les tranchées, pendant que les jeunes allaient à nouveau gagner du terrain.

Le 3e Bataillon resta ainsi aux côtés du 35e R. I. pendant toute la bataille et, jusqu'au 2 octobre, date de relève de la 14e Division. Il subit de lourdes pertes, la 9e Compagnie fut particulièrement éprouvée.

Le 2e Bataillon avait été mis, dès le 25 septembre, à la disposition de la 27e Brigade, le Lieutenant-colonel commandant le Régiment fut lui-même mis à la disposition de cette Brigade à partir du 28. Il s'installa près de son Bataillon et à proximité du nouveau front, dans un abri abandonné par le personnel d'une batterie de 105 allemande, à la côte 170 ; il y resta exposé à des bombardements quotidiens qui devinrent de plus en plus fréquents et violents jusqu'au 2 octobre, date à laquelle il fut chargé de rassembler et de ramener à l'arrière ce qui restait de la 14e Division.

Le 2e Bataillon était destiné à servir de réserve, en cas de contre-attaque allemande, il ne fut pas relevé avec le reste du régiment, ni avec la 14e Division ; après la relève de cette division, il fut mis à la disposition de la 129e Division qui l'avait remplacée et il resta à la côte 170, encore pendant 10 jours, continuellement alerté, bombardé et dans le champ de tir des mitrailleuses allemandes.

Il demeura ainsi stoïquement sur cette position, pendant de longues journées et subit comme le 3e Bataillon de grosses pertes.

On ne sait si l'on doit plus admirer les hommes du 3e Bataillon qui montèrent tranquillement à l'assaut, ou ceux du 2e Bataillon qui restèrent ainsi sans broncher, sur les positions dangereuses qui leur avaient été confiées.

Pendant que la 14e Division décimée se reformait, le 67e R. I. T. moins éprouvé malgré ses lourdes pertes, fût maintenu réserve du 7e Corps d'Armée, les 1er et 2e Bataillon furent alertés nuit et jour pendant toute l'attaque de Tahure jusqu'au 8 octobre, soit à la côte 151, soit au Sud des ruines de Jonchery-sur-Suippe.

Puis les 1er et 3e Bataillons retirés un peu à l'arrière, furent chargés du nettoyage du champ de bataille, pendant que le 2e Bataillon restait en réserve de la 129e Division et était employé à ravitailler en munitions, les troupes de 1re ligne et à leur transporter les matériaux nécessaires à l'amélioration des tranchées, des défenses accessoires et à la construction des abris.

Bientôt, d'autres unités ayant été chargées du nettoyage du champ de bataille, le Régiment tout entier bivouaqua au Sud de Jonchery, à l'ouest de la route de Suippe à Jonchery, près de la ferme du même nom, il avait pour mission d'organiser le terrain nouvellement conquis, il allait donc reprendre la pioche et redevenir travailleur, après avoir été combattant.

Ce rôle de pionnier convenait mieux à ceux qui le composaient, tant en raison de leur âge que de leur aptitude particulière, mais ils ne se doutaient pas combien durs et pénibles allaient être les travaux qui leur seraient confiés.

Pendant plus de deux mois sans interruption, jusqu'au 12 décembre, tantôt le jour, tantôt la nuit,

quelquefois nuit et jour, sans repos, sous la pluie et dans la boue, sous les balles et la mitraille, ils allaient tantôt en première ligne, tantôt en 2e ligne remuer de la terre boueuse, remplie de cadavres, revenant au bivouac, où ils n'avaient comme abri qu'une toile de tente transpercée, se couchant dans la boue, mangeant dans la boue, la nourriture que les rats leur disputaient, toujours trempés jusqu'aux os, sans avoir jamais un vêtement sec.

Les animaux à la corde périrent de maladie et de pneumonie, les hommes résistèrent et accomplirent leur tâche ; leur abnégation, leur patience n'eurent d'égales que leur endurance et leur résistance vraiment extraordinaire à la fatigue et aux intempéries.

Pendant l'exécution de ces travaux, le Régiment reçut quelques renforts, mais ceux qui les composaient étaient peu nombreux et de la réserve de l'armée territoriale, la crise des effectifs qui devait amener la disparition des régiments territoriaux, commençait déjà à se faire sentir.

Au cours de ces travaux, des récompenses furent distribuées, ceux qui avaient été à la peine, furent à l'honneur.

Le 7e Corps d'Armée tout entier, fût cité à l'ordre de l'Armée, les 37e et 14e Divisions furent récompensées et la gloire de la 14e Division rejaillit sur le 67e R. I. T. qui avait été avec elle pendant toute la bataille.

Il est impossible de rapporter toutes les citations dont furent l'objet les combattants du 67e R. I. T., mais les suivantes méritent de retenir l'attention, car elles montrent bien quel fut le rôle du Régiment pendant la bataille de Champagne 1915.

C'est par exemple, à l'ordre du 7e Corps d'Armée, celle du Commandant **d'OLBREUSE** :

« Commandant un bataillon territorial, soutien d'un bataillon actif, a donné pendant 6 jours, « sous un bombardement intense qui a occasionné de lourdes pertes à son unité l'exemple du « dévouement absolu et du courage calme et actif qui s'expose à chaque instant et se dépense « sans compter pour obtenir de sa troupe, tout ce qu'elle peut donner ».

C'est encore à l'ordre de la 4e Armée, celle du soldat **PROUST**, de la 9e Compagnie :

« Le 27 septembre 1915, se trouvant parmi les éléments d'un régiment actif, s'est porté à l'assaut « avec ce régiment, a pénétré dans la tranchée allemande et a été tué la nuit suivante ».

On lira encore avec admiration, dans un autre ordre d'idées, mais qui montre combien l'esprit de sacrifice était développé parmi les soldats du 67e , la citation à l'ordre de l'Armée du Soldat **FRADIN** qui : *« le 3 octobre, faisait partie d'une corvée chargée de ramasser sur le champ de « bataille des explosifs abandonnés, lorsqu'une grenade amorcée qu'il tenait à la main se mit à « fuser, évitant de la jeter, a crié à ses voisins : « Sauvez-vous mes amis », « a eu la main droite « broyée ».*

Des hommes qui vivaient dans un tel état d'esprit, étaient toujours prêts à faire tout leur devoir.

Historique du 67e Régiment Territorial d'Infanterie
Imprimerie « L'Union » - Poitiers – 1920
numérisation : P. Chagnoux - 2013

CHAPITRE IV

LA DÉFENSE DE VERDUN

Joinville fut pour nous comme une oasis. Pendant les quatre derniers mois, nous avions mené une existence de sauvages couchant sous la tente ou au milieu des ruines, ne voyant aucun civil ; aussi éprouvâmes-nous une véritable joie, lorsqu'à notre descente du train les habitants s'empressèrent à qui mieux mieux, pour nous offrir l'hospitalité. Au cours de nos multiples pérégrinations, on nous a bien accueillis presque partout, mais nulle part aussi cordialement que dans la cité de « Jean Sire ».

Le 3 janvier, nous quittons Joinville, et le 4 nous débarquons à Clermont en-Argonne.

Les Compagnies vont cantonner à Esnes, Montzéville, Vignéville, Béthelainville. Jusqu'au 3 février, elles travaillent à creuser des boyaux et des tranchées devant Esnes et Montzéville.

Le secteur est des plus calme. La défense en est confiée à des régiments du Midi, originaires du 15e Corps et qui sont là depuis seize mois. Les soldats se sont ingéniés pour se créer des distractions, dans des granges transformées en salles de spectacles, ils donnent souvent des représentations et des concerts.

Le dimanche, on a repos, et les musiques militaires jouent sur la place des villages.

Près du front, à Esnes où la population civile est nombreuse, il n'y a que très peu d'abris de bombardement. On vit comme si les Boches étaient à 100 kilomètres.

Lorsque le 9 février, nous nous embarquons à Baleycourt, la plus grande tranquillité règne dans la région.

Nous descendons du train à Givry-en-Argonne. L'Etat-major du Régiment et le 1er Bataillon gagnent Rémicourt, le 2e Bataillon St-Mard et le 3e Bataillon Noirlieu. Après un repos de quelques jours nous devons relever dans la forêt d'Argonne un Régiment Territorial. Les officiers du Bataillon **Mac CARTHY** vont reconnaître le secteur, mais le 14 février un contre-ordre survient.

Le 18, des autos nous transportent à Naives devant Bar, où nous devons demeurer en réserve.

Le 21 février commence l'offensive contre Verdun. Le soir même, notre 1er Bataillon est appelé à coopérer à la défense de la place.

La tâche des territoriaux du 67e R. I. T. a été des plus rudes et des plus périlleuses. Ils n'ont pas chargé à la baïonnette, ils ne se sont pas battus à la grenade, cependant, il leur a fallu déployer autant de courage et d'énergie que les soldats de l'active.

En plein hiver, ils ont dû coucher dans la boue ou sur la terre glacée, n'ayant pour se protéger contre la pluie ou la neige, que leur toile de tente.

Garde des tranchées, travaux de jour et de nuit, ravitaillement des premières lignes en matériel et en munitions et cela sous les obus et les balles, tel a été leur lot presque sans interruption pendant cinq mois.

Dès le 21, jour de l'attaque allemande, notre 1er Bataillon est transporté en chemin de fer à Clermont-en-Argonne, les trains ne peuvent aller plus loin, les rails ont été coupés par les obus au coude d'Aubréville.

Aussitôt débarqué, il gagne Vignéville. C'est la marche au canon. Le 23 et le 24, les hommes font des tranchées à la lisière nord-est du bois d'Esnes.

La canonnade fait rage. Au nord et à l'est, l'horizon est en feu. De nombreux obus tombent au milieu de nos travailleurs et en blessent quelques-uns. Le soir du 24, Vignéville est copieusement bombardé et le Bataillon obligé d'aller cantonner à Dombasle. Le 25, il prend position à la côte 310. Le 26, une de nos compagnies va occuper les ouvrages du bois Camard ; les trois autres posent des réseaux au bois d'Esnes, elles continuent ce travail jusqu'au 3 mars.

L'effort fourni par le Bataillon **Mac CARTHY** a été considérable. Notre Colonel reçoit l'ordre de le faire relever. Mais les événements se précipitent et cet ordre est rapporté, c'est alors que l'ennemi prononce une vigoureuse attaque sur la rive gauche. Non seulement notre 1er Bataillon est obligé de rester dans la fournaise, mais le Bataillon **d'OLBREUSE** est appelé à la réserve.

Au cours des combats livrés par les Boches pour avancer sur la rive droite, l'artillerie du groupement **de BAZELAIRE** placée sur la rive gauche, les a pris d'enfilade et leur a causé des pertes sensibles. Les obus ont écrasé l'infanterie allemande lorsqu'elle a voulu gravir 344 et la côte du Talon, déboucher de Samogneux et utiliser la vallée de la Meuse.

La défense des points les plus menacés, bois de Cumières, bois des Corbeaux, Mort-Homme, est confiée à des régiments d'active, celle de 304 est confiée à notre 1er Bataillon. Le 6 mars, les territoriaux des Deux-Sèvres occupent cette colline. Les abris sont insuffisants pour les contenir tous et beaucoup doivent se creuser des niches dans la paroi des tranchées.

Le 7, des compagnies de notre 3e Bataillon, viennent se placer à droite du 1er Bataillon, sur les pentes de 304 et de chaque côté de la route d'Esnes à Béthincourt. Lorsqu'elles arrivent elles ne trouvent aucun retranchement. Toute la nuit du 7 et toute la journée du 8 se passent à creuser des tranchées,

La lutte sur la rive gauche a revêtu un caractère de violence inouïe. Le 6 mars, les villages de Forges et de Régnéville sont tombés aux mains des Allemands. Le 7, les Boches ont donné l'assaut à la côte de l'Oie, au Bois des Corbeaux et au Mort-Homme, aux prix des sacrifices énormes ils ont réussi à atteindre les deux premiers objectifs. Le 8, les Français arrachent aux Allemands le bois des Corbeaux, mais deux jours après l'ennemi le reprend.

Le 10 au soir, les Français tiennent la ligne Béthincourt, Mort-Homme, pentes Sud du bois des Corbeaux et du Bois de Cumières, village de Cumières. Partout les Allemands sont arrêtés. A cette date le généralissime, afin de marquer le résultat acquis, adresse aux troupes du Général **PÉTAIN** la proclamation suivante :

« Soldats de l'armée de Verdun, depuis trois semaine vous subissez le plus formidable assaut que « l'ennemi ait encore tenté contre nous. L'Allemagne escomptait le succès de cet effort qu'elle « croyait irrésistible et auquel elle avait consacré ses meilleures troupes et sa plus puissante « artillerie. Elle espérait que la prise de Verdun raffermirait le courage de ses alliés et « convaincrait les pays neutres de la supériorité allemande Elle avait compté sans vous. Nuit et « jour, malgré un bombardement sans précédent, vous avez résisté à toutes les attaques et « maintenu vos positions.

« La lutte n'est pas encore terminée, car les Allemands ont besoin d'une victoire ; vous saurez la « leur arracher. Nous avons des munitions en abondance et de nombreuses réserves.

« Mais vous avez surtout votre indomptable courage et votre foi dans les destinées de la « République.

« Le Pays a les yeux sur vous. Vous serez de ceux dont on dira : « Ils ont barré aux Allemands la « route de Verdun ! »

Les 11, 12, 13 et 14 mars, de furieux combats se livrent à la droite du 67e. Les Boches parviennent à prendre l'une des crêtes du Mort-Homme, la côte 265. Le 16 mars, ils tentent à nouveau une attaque sur l'autre crête, la côte 295, ils sont repoussés.

L'ennemi approche de 304 et sera bientôt en contact avec nos deux bataillons.

Nos positions dans le bois de Malancourt et d'Avocourt étaient très fortifiées, malheureusement elles étaient dominées par les bois de Montfaucon et de Cheppy.

Le 20 mars, la 11e Division bavaroise emporte les bois de Malancourt et d'Avocourt. Le 22 mars, elle tente vainement l'attaque de 304. Sur la longue rampe nue qui accède à la butte, les Bavarois sont arrêtés par des feux croisés.

Le 26, l'heure de la relève sonne pour le 7e C. A. qui est remplacé par le 20e Corps d'Armée et nos deux bataillons se rendent dans le bois de Bethelainville et la Forêt de Hesse.

Pendant cette période de repos, le Lieutenant-colonel commandant le régiment, témoigna à tous sa satisfaction dans les termes suivants :

« Pendant plusieurs semaines, les unités du 67e R. I. T., viennent de remplir une dure mission, « accomplie dans les conditions les plus pénibles, par un temps abominable et sous un « bombardement incessant, elles ont rempli leur rôle avec une abnégation et un sens du devoir « admirable. Le commandant du régiment adresse ses vives félicitations à tous, officiers, « sous-officiers et soldats, pour leur belle conduite pendant cette longue période et les remercie « pour la nouvelle page d'histoire qu'ils viennent d'écrire, après celle de la Champagne, pour « notre cher 67e. Ces noms figureront sans doute, après la guerre, sur le drapeau du corps, mais « dès maintenant chacun peut se dire avec orgueil qu'il a été acteur avec un rôle actif dans ces « grandes épisodes historiques qu'il a endurées, par son énergie et son courage ; il aura aidé au « triomphe définitif de notre pays. »

Faisant également allusion à la belle attitude de la Compagnie de mitrailleuses, mise à la disposition du Colonel commandant le 3e Régiment d'infanterie et, notamment de la 2e section, le Lieutenant-colonel s'exprima dans ces termes dans l'ordre 49 du Régiment.

*« Le Lieutenant-colonel commandant le Régiment est heureux de porter à la connaissance du « Régiment, la belle attitude de la 2e section de la Compagnie de mitrailleuses qui, sous « l'impulsion énergique de son chef, le Lieutenant **CHOTARD** a réussi à se maintenir dans une « position isolée et attaquée en force par l'ennemi, faisant feu pendant trois heures consécutives, « empêchant ainsi l'assaillant d'aborder la position et lui infligeant des pertes très élevées.*

« Le Lieutenant-colonel adresse ses félicitations aux militaires qui ont pris part à cette action. »

Depuis le 21 février, les 5e et 6e Compagnies du Bataillon **SERRES**, qui n'avaient pas suivi le reste du régiment, n'étaient pas restées inactives Elles avaient été mises au service du génie ou de l'artillerie et employées à de rudes travaux à Bar-le-Duc et à Baudonvilliers.

Le 30 mars, des camions automobiles nous transportent à Menancourt, village situé sur les bords de l'Ornain, à une quinzaine de kilomètres de Bar-le-Duc. C'est le calme après l'orage : gens aimables, température très douce, approvisionnements faciles, tout contribue à nous rendre le séjour des plus agréables.

Au bout d'une semaine, nous nous dirigeons vers Liffel [1] en faisant étape à Saint-Joire, Mandres et Grand.

Le 13 avril, nous embarquons en chemin de fer. Nous descendons du train à Loxéville. Le régiment est mis à la disposition du 8e Corps d'Armée et plus spécialement du Général FRAISSE, commandant le secteur B. C. P., pour exécuter divers travaux. Les compagnies s'établissent en face St-Mihiel, la 1re à Marcaulieu, la 2e à la ferme Louvent, la 3e à Belle-Vallée, la 4e, la 5e et la 6e à Rupt-devant-Saint-Mihiel, la 7e, au village nègre, la 8e à la Maison forestière, la 9e à Vacon, la 10e et la 11e à Courcelles, la 12e à Menil-au Bois, la 1re C. M. à Rupt-devant-Saint-Mihiel, la 2e C. M. à Gémicourt. l'E M. et la C. H. R. à Rupt-devant-St-Mihiel. — A peine installés, ordre est donné de boucler nos sacs.

Le 18, des autos nous emmenèrent au nord de Rarécourt. Nous revenons au groupement de **BAZELAIRE** et nous reprenons rang parmi les défenseurs de Verdun.

Le 19 avril, le Bataillon **Mac CARTHY** et le Bataillon **d'OLBREUSE** vont bivouaquer au **Bois-le-Comte**, le Bataillon **SERRES** au bois de Récicourt.

C'est dans la boue que l'on dresse les tentes. Nos 2e et 3e Bataillons sont à la disposition de la 34e Division qui les emploie à mettre en état les chemins des bois d'Avocourt, d'Esnes et de Lambéchamp.

Le 23 avril, notre Régiment est chargé de la défense des 2e lignes, dans le secteur de la 34e Division, au sud du réduit d' Avocourt et le long de la route d'Esnes à Avocourt.

Les Compagnies alternent pour la garde des tranchées lorsqu'elles en descendent, elles vont soit au bivouac de Réricourt, soit au camp de Verrières et fournissent tous les jours des corvées pour la réparation des routes coupées par les obus et pour le ravitaillement des premières lignes en matériel et en munitions. Cette opération est très pénible, les hommes quittent le camp vers cinq heures du soir ; par des sentiers fangeux ils gagnent les lisières de la forêt ; là ils prennent sur leurs épaules des poutres, des planches, des torpilles, des caisses de grenades, etc.... Lourdement chargés, ils doivent parcourir cinq ou six kilomètres dans les boyaux transformés en maint endroit en véritables fondrières, ils n'ont pour se guider que les rayons de la lune ou la lueur des fusées et des coups de canon. Lorsqu'à l'aube, ils rentrent au bivouac, ce sont des paquets de boue ambulants, il leur faut aller au ruisseau voisin laver leurs effets, et en attendant que leurs pantalons et leurs capotes soient secs, ils restent sous la tente enveloppés seulement d'une couverture.

Au travail ou au bivouac, on court autant de risques que dans les tranchées. Presque chaque jour la liste de nos pertes s'allonge. Une fois, un obus tue 17 hommes de la 6e Compagnie et en blesse grièvement quatre. L'artillerie allemande arrose les chemins, les sentiers, les camps, les villages,

1 C'est à Liffel que fut constituée notre 2e Compagnie de mitrailleuses.

même ceux qui sont situés à une dizaine de kilomètres du front comme Récicourt. Le 4 juin, elle réussit à faire sauter un dépôt de munitions très important à Dombasle. Les voies de communication sont particulièrement visées, avant et pendant les attaques qui deviennent de plus en plus fréquentes sur la rive gauche.

Les Boches, ayant réussi à déborder 304 par l'ouest, veulent absolument en finir et s'assurer sa possession. Le 3 mai, ils concentrent sur cette colline les feux de soixante-quinze batteries. Du sommet de la colline, montaient comme d'un volcan, tant de fumées noires, jaunes et verdâtres que le ciel, dirent les aviateurs, en était obscurci à 800 mètres au-dessus du sol. Suivant l'expression d'un correspondant de guerre anglais, le ciel était semblable *« à un dôme de rails invisibles où courent des rapides fous. »*

Les bois qui garnissaient les pentes sont littéralement hachés, il ne reste que quelques baliveaux sans branches, qu'on ne saurait mieux comparer qu'à des manches à balai, ainsi que le disait un de nos camarades.

Le 23 juin, le Général **NIVELLE** [1] adresse à l'Armée de Verdun cet ordre du jour :

« L'heure est décisive. Se sentant traqués de « toutes parts, les Allemands lancent sur notre front « des attaques furieuses et désespérées dans l'espoir d'arriver aux portes de Verdun, avant d'être « attaqués eux-mêmes par les forces réunies des armes alliées.

« Vous ne les laisserez pas passer mes camarades.

« Le pays vous demande un effort suprême. L'armée de Verdun ne se laissera pas intimider par « les obus et cette infanterie allemande dont elle brise les efforts depuis quatre mois ; elle saura « conserver la gloire intacte ».

Du 1er au 11 juillet, l'ennemi livre presque sans interruption les assauts contre 304 et le Mort-Homme. Il tente de s'introduire entre le sommet de 304 et la route Esnes - Haumont pour gagner les pentes Sud ; il ne peut y parvenir. Le réduit d'Avocourt lui résiste avec succès. Le 11 juillet, les Boches reviennent à la charge par deux fois au Mort-Homme ; aux deux fois ils sont repoussés et laissent des prisonniers entre les mains des Français.

A cette date, le Général **NIVELLE** précisant le sens de la bataille, adresse à l'armée de Verdun, cet ordre du jour

« Soldats de Verdun !

« Vous avez répondu à l'appel qui vous était adressé. Grâce à votre héroïque ténacité l'offensive « des Alliés a déjà franchi de brillantes étapes et les Allemands ne sont pas à Verdun. Mais votre « tâche n'est pas achevée, aucun Français n'aura droit au repos tant qu'il restera un ennemi sur « le sol de la France, de l'Alsace et de la Lorraine.

« Pour permettre à l'offensive des armées françaises et alliées de se développer librement et « d'aboutir bientôt à la victoire définitive, vous résisterez encore aux assauts de ces implacables « ennemis, qui malgré le sacrifice d'un demi million d'hommes que Verdun leur a déjà coûté, « n'ont pas renoncé à leurs vains espoirs.

« Et non contents de résister, vous mordrez encore et sans cesse pour retenir devant vous par une « menace continuelle le plus possible de forces ennemies jusqu'à l'heure prochaine de ***« l'Offensive***

1 Le **30 avril**, **NIVELLE** avait succédé à **PÉTAIN** dans le commandement de l'armée de **Verdun**.

Générale.

« Le passé répond de l'avenir, vous ne faillirez pas à votre mission sacrée et vous acquerrez ainsi « de nouveaux titres à la reconnaissance du pays et des nations alliées ».

Un moment vient où l'énergie et la volonté sont impuissantes à réagir contre l'affaiblissement physique. A la fin de juillet 1916, ce moment est arrivé pour les territoriaux du 67e. Les fatigues supportées pendant six mois, l'humidité constante du sol et de l'air de la forêt, les mauvaises conditions hygiéniques dans lesquelles ils vivent, ont raison des plus robustes. Eux qui se font un point d'honneur de ne pas aller à la visite médicale, sont obligés de se faire soigner. Le nombre des évacués et les indisponibles est de jour en jour plus considérable. Un Médecin Inspecteur envoyé tout spécialement, constate que nous sommes anémiés et que tous nous avons besoin de repos. Les faits ayant été portés à la connaissance du Général **de BAZELAIRE** qui savait apprécier les Territoriaux des ***Deux-Sèvres***, il intervint auprès de l'État Major de l'Armée et le 15 juillet, nous reçûmes l'ordre d'aller nous embarquer en automobile au circuit de Nixeville. Jamais l'annonce d'un départ ne nous causa un tel contentement, c'est que jamais aussi nous n'avons enduré des souffrances et des fatigues comme pendant la période comprise entre le 21 février 1916 et le 16 juillet 1916.

Avant de quitter le bivouac de Récicourt, le Colonel se rendit au cimetière créé par nos sapeurs à l'orée du bois, et une dernière fois, il s'inclina devant la sépulture de nos camarades tués en défendant Verdun.

Ancestrami.fr

CHAPITRE V

LA SOMME

La relève des diverses Unités du Régiment et leur concentration au bivouac de Récicourt eut lieu dans la nuit du 15 au 16 juillet.

Le 16 juillet, le Régiment se porta dès les premières lueurs du jour, par compagnie, au circuit de Nixéville pour y être embarqué en autos-camions à destination de Laumont pour l'Etat-major et la Compagnie Hors Rang et de Neuville-sur-Orne pour le reste du Régiment, pendant que les T. C. et T. R., gagnaient par la route, Somme-Aisne.

Le 17 au matin, le Régiment se rendit à Revigny pour y être embarqué en chemin de fer

Après cette dure période passée dans la fournaise de Verdun, nous escomptions tous un long repos et nous nous demandions où on allait nous diriger.

Ayant traversé Vitry-le-François, nous arrivons pendant la nuit dans la région parisienne, contournions Paris et remontions vers le Nord. Nous quittions donc le groupe d'armées du centre et le Général **PÉTAIN**, pour passer dans le groupe d'armées du Nord, sous les ordres du Général **FOCH**.

Comme nous avions toujours combattu dans les rangs des armées du centre, il ne nous déplaisait pas de connaître le front d'armées du Nord et puis le souvenir de l'atroce forêt de Hesse nous hantait et nous étions heureux de vivre au grand air et à la lumière

Le 18, le Régiment débarquait à Conty, l'Etat-major et la Compagnie Hors Rang, le 2e Bataillon, les 1re et 2e Compagnies de mitrailleuses allaient cantonner à Bergicourt pendant que les 1er et 2e Bataillons allaient à Thieulloy-la-Ville.

Nous étions donc à proximité du champ de bataille de la Somme dont nous n'étions point sans avoir entendu parler et nous devinions ce qui nous attendait après quelques jours de repos, mais n'importe nous étions sortis de l'enfer de Verdun !

Ce repos fut de courte durée, dès le 23, le Régiment se portait en avant et cantonnait, l'État- Major, la Compagnie Hors Rang, les 1er et 3e Bataillon, la 1re Compagnie de mitrailleuses à St-Sauflieu, le 2e Bataillon et la 2e Compagnie de mitrailleuses à Grassefranche ; le 24 après étape, il cantonnait l'E.M. la C. H. R. et la 2e C.M. À Fouencamps, les 1er et 3e Bataillons et la 2e C. M. à Cottenchy ; le 25, il se rendait aux points qu'il devait occuper dans la zone de stationnement des E. N. E. du 7e Corps d'Armée, l'Etat-major, la Compagnie Hors Rang et le 1er Bataillon à le Hamel, le 2e Bataillon et la 1re Compagnie Mitrailleuses au camp 61, le 3e Bataillon et la 2e Compagnie mitrailleuses au camp 60.

Le 26, il recevait l'ordre général suivant du général **de BAZELAIRE**, commandant le 7e Corps d'Armée :

« Au milieu des camarades qui depuis un mois refoulent l'ennemi, le 7e Corps d'Armée va entrer « à

son tour dans la bataille de la Somme ».

« Là aussi il montrera ce qu'il est, à sa besogne il n'apportera qu'une pensée, qu'une volonté : « Vaincre ».

Nous allions donc participer à la bataille de la Somme, reprendre place dans la 6e Armée que nous avions quitté, il y avait à peu près un an et passer sous les ordres du Général **FAYOLLE** et du Général **FOCH**.

Le 7e Corps d'Armée eut un rôle particulièrement important dans la bataille de la Somme dont il marqua le point culminant en portant notre front, par la prise de Bouchavesnes, au delà de la route de Péronne à Bapaume et presque jusqu'aux bords de la Tortille. Le général **de BAZELAIRE** commandant le Corps d'Armée put ajouter à son titre de défenseur du Mort-Homme et de la côte 304, le titre de vainqueur de Bouchavesnes.

Le 7e Corps d'Armée attaqua tout le long et au nord de la Somme en liaison avec les Corps d'Armée les plus célèbres et les plus réputés par leur bravoure, le 20e Corps d'Armée d'abord, puis le 1er Corps d'Armée par la suite. En liaison avec ces Corps d'Armée, il s'empara successivement de Maurepas, le Forest, Hem et, avec ses seuls éléments, de Cléry-sur-Somme et enfin de Bouchavesnes, son objectif, débordant ainsi Péronne par le Nord.

A vrai dire, le Régiment n'eut pas, sauf cependant dans quelques circonstances, un rôle très actif pendant la bataille de la Somme : ses effectifs étaient réduits par le feu et la maladie, il était alourdi par les quelques vieux réservistes territoriaux qu'on lui avait envoyés en renfort et ceux qui le composaient étaient véritablement anémiés par suite des longs mois précédents passés dans la fournaise de Verdun et la forêt de Hesse. Ils ne furent pas des combattants, mais des pionniers et des ravitailleurs de 1re ligne. Cependant, comme toujours, le Régiment se comporta comme un régiment de braves gens remplissant leur devoir fidèlement, sans ostentation, mais sans jamais faiblir.

L'Etat-major, le 3e Bataillon, les 1re et 2e Compagnies de mitrailleuses étaient allées cantonner à Cerisy-Gailly, le 2e Bataillon à Étinehem et le 1er Bataillon était resté à le Hamel. Le Lieutenant-colonel était désigné pour assurer le commandement des cantonnements et bivouacs situés dans la zone du Corps d'Armée entre Cerizy et le Hamel. Une Compagnie du 2e Bataillon était employée au déchargement et à la manutention des munitions et du matériel, le reste du 2e Bataillon et le 3e Bataillon avaient été mis à la disposition du service de la circulation et de l'amélioration du réseau routier, le 1er Bataillon se vit confier l'exécution de divers travaux et le soin d'assurer la garde du terrain d'atterrissage du centre d'aviation de Chipilly.

Pendant cette même période, le 54e R. I. T. avait assuré divers services et exécuté certains travaux de première ligne, l'ordre arriva de le relever le 13 août. A cette date, l'État Major et la Compagnie Hors Rang vinrent cantonner à Suzanne, le 1er Bataillon et les 6e et 7e Compagnies au bivouac à l'Est de Curlu, les 5e et 8e Compagnies au bivouac de Vaux, le 3e Bataillon au bivouac ouest de Suzanne, deux sections de chacune des Compagnies de mitrailleuses, au Pont de Feuillères et la 3e section des deux C. M. au bivouac de Suzanne.

L'Etat-major et la Compagnie Hors Rang, les 1er et 2e Bataillon et deux sections de chacune des Compagnies de mitrailleuses étaient mis à la disposition de la 14e Division en ligne.

Le 1er Bataillon et les 6e et 7e Compagnies étaient employés au ravitaillement en vivres et, en munitions des unités de 1re ligne, les 5e et 8e Compagnies assuraient différents services de garde et de conduite des prisonniers. Les deux sections de chacune des Compagnies de mitrailleuses étaient

en position au Pont de Feuillères et avaient pour mission de flanquer la 1re ligne au Sud.

Le 3e Bataillon restait à la disposition du Corps d'Armée et était employé soit au déchargement et à la manipulation des projectiles aux Parcs 22 et 23, soit au service télégraphique, soit au déchargement de matériel au parc du Génie du Corps d'armée au Pilier de Froissy.

Le secteur d'attaque du Corps d'Armée ayant été divisé en deux sous-secteurs, le sous-secteur Nord attribué à la 14e Division et le sous-secteur sud à la 66e Division, le 1er Bataillon et la 1re C. M. furent mis à la disposition de la 14e Division tandis que l'E. M., le 2e Bataillon et la 2e Compagnie de mitrailleuses furent mis à la disposition de la 66e Division ; en conséquence, le 19 août, les 1er et 2e Bataillon bivouaquaient à l'Est de Curlu, l'État-major, la 1re Compagnie de mitrailleuses et une section de la 2e C. M. étaient à Suzanne, une autre section de la 2e C. M. était en position au Pont de Feuillères et la dernière section à Omniécourt, dans la boucle de la Somme.

Cette période qui dura jusqu'au 28 avril, fut très dure pour le Régiment. Les lignes adverses, pendant l'avance étaient enchevêtrées, il n'y avait ni tranchées ni réseaux de fil de fer bien définis, elles étaient de part et d'autre, comme enchâssées dans des feux de barrage perpétuels entre lesquels les adversaires se battaient, dans ces conditions, les ravitaillements en vivres et en munitions étaient particulièrement pénibles et dangereux sans compter que dans ce fouillis inextricable de la bataille, on pouvait facilement se tromper et aller chez l'ennemi.

D'autre part, les 2 Compagnies de mitrailleuses tinrent longtemps des positions de soutien des troupes qui attaquaient. D'abord une section de chaque Compagnie, au Pont de Feuillères ayant pour mission de flanquer la 1re ligne au Sud, puis une section de la première C. M., dans la boucle de la Somme à Omniécourt, au Sud de Cléry-sur-Somme qui venait d'être en partie emporté par les chasseurs de la 66e Division, puis enfin plus tard, deux sections de la première C. M. au bois de Hem.

Tout le monde remplit fidèlement son devoir ; nos mitrailleurs firent preuve en toutes circonstances de courage et de sang-froid et surent arrêter les retours offensifs de l'ennemi.

Mais les pertes furent très élevées, surtout au 2e Bataillon, cependant le moral ne faiblit jamais, d'abord parce qu'on était vainqueur et qu'on refoulait l'ennemi et puis parce qu'on avait encore la hantise de Verdun et que ce champ de bataille, si terrible fût-il, était tout à fait différent de celui de la forêt de Hesse, où dans l'ombre des bois, les obus, comme pendant un orage perpétuel, nuit et jour à chaque instant, surprenaient et foudroyaient ceux qui le parcouraient sans compter qu'il fallait toujours s'attendre à voir les Boches, véritables bêtes féroces, sortir de leur tanière et être prêt à les contenir.

Dans la vallée de la Somme, on se battait à ciel ouvert on voyait l'ennemi, et puis dès qu'on était retiré des lignes on allait au repos dans un pays plantureux, les villages en ruines eux-mêmes conservaient quelque chose de leur ancienne richesse, tel était par exemple le joli village de Suzanne avec son château et sa vieille église, à peu près intacts. La famille **d'ESTOURMEL** avait réuni dans ce coin agréable et pittoresque, en un véritable musée, quantité de souvenirs archéologiques, historiques et artistiques, la bataille avait un peu dispersé tout cela, les territoriaux du 67e, pendant leur court séjour dans ce village en ruines, et pendant les accalmies de la bataille, replacèrent dans le château ou dans l'église ce qui en avait été enlevé et même essayèrent d'y mettre à l'abri les peintures et les sculptures qui se trouvaient éparses dans les décombres et qui provenaient de la vieille chapelle au nord du village.

Pendant ce temps, le 7e Corps d'Armée avança toujours ; les chasseurs de la 66e Division

s'emparèrent de Cléry-sur-Somme par un coup demain audacieux. Ils étaient restés toute une journée dans l'eau, dissimulés dans les roseaux des marais de la Somme et le soir, à la nuit, surprenant tous les postes allemands, ils se rendirent maîtres du bourg, presque sans coup férir.

Cependant le général commandant le Corps d'Armée avait décidé de relever les deux Régiments Territoriaux du C. A. l'un et l'autre et dans la nuit du 27 au 28 août, le 54e Régiment Territorial vint prendre la place du 67e, dont les 1er et 2e Bataillons quittèrent, sans trop de regrets, les carrières d'Euleux bourg au nord est de Curlu. Le 28 août, le régiment est dispersé comme suit : Etat-major, C. H. R., 2e Bataillon, 1re et 2e Compagnies de mitrailleuses, à Cerisy ; 1re, 2e, et 4e Compagnies à Etinehem, 3e Compagnie au Pilier de Froissy, 9e et 10e Compagnies à Bray-sur-Somme, 11e Compagnie à Suzanne, 12e Compagnie au Moulin de Fargny.

Les travaux les plus divers étaient confiés au Régiment à l'arrière des premières lignes, entretien des routes, manutention des munitions, garde des prisonniers, déchargement de matériel.

Le 6 septembre, ordre est donné à tous les éléments du 67e, stationnés à l'ouest de Chipilly, de se rendre à Chipilly même, l'ordre était immédiatement exécuté et à la date du 7 septembre, les unités du Régiment étaient réparties de la façon suivante : Etat-major, C. H. R., 5e Compagnie, 1re et 2e Compagnies de mitrailleuses, stationnés à Chipilly, la 1re Compagnie bivouaquée au Moulin de Fargny à la disposition du service routier, la 2e Compagnie à Maricourt, à la disposition du génie, la 3e Compagnie au Pilier de Froissy pour la garde des prisonniers aussitôt capturés, avant leur envoi à l'arrière, la 4e Compagnie au Bois de l'Éperon à la disposition du génie, la 6e Compagnie à la gare de Cerisy, pour la manutention et le déchargement de matériel et munitions, les 7e et 8e Compagnies à Frise à la disposition du génie, 9e et 10e Compagnies à Bray, à la disposition du génie, 11e Compagnie à Suzanne à la disposition du Corps d'Armée, 12e Compagnie au Moulin de Fargny, à la disposition de l'artillerie pour la manutention de munitions. Le Régiment fut ainsi occupé jusqu'à la relève de tout le 7e Corps d'Armée, c'est-à-dire jusqu'au 17 septembre, et ne prit par suite aucune part active à la bataille qui se déroulait.

Le 12 septembre, la bataille commença, violente, le front du Corps d'Armée fut porté en avant, le 13 septembre, le 7e Corps d'Armée continuait son avance et atteignait Bouchavesnes, son objectif, mais ne put se maintenir sur les bords de la Tortille. La cavalerie n'eut pas à intervenir. Plus au sud, le Mont St-Quentin résista, la clef de Péronne restait aux Allemands.

On se rendit compte que la grande victoire n'était pas encore venue, malgré les sacrifices, malgré les efforts et que la guerre durerait encore. La bataille de la Somme allait bientôt se cristalliser, elle eut des résultats magnifiques, elle fut la réponse et l'épilogue de Verdun et montra aux Allemands qu'ils avaient devant eux des adversaires résolus à vaincre. Ce fut une belle victoire qui fit honneur à nos grands chefs, mais ce ne fut pas la grande victoire et, un peu de tristesse s'empara de tous les cœurs, en passant devant les longs cimetières de Cerisy et en quittant les champs de bataille. Les courages cependant, n'étaient point abattus, d'ailleurs les perspectives du repos à l'arrière et de nombreuses permissions auraient suffi à maintenir le moral.

Un ordre de la 6e Armée prescrivait la relève du 7e Corps d'Armée, à partir du 16 septembre par les 6e et 5e C. A.

En conséquence les éléments du 67e R. I. T. furent regroupés le 18 au soir, à Morcourt, où l'État-major du régiment se trouvait depuis le 15. Le régiment fut enlevé en camions autos le 19 et cantonna le 19 au soir à Bougainville.

Le 20 au soir, le 1er Bataillon, les 5e et 6e Compagnies cantonnèrent à Revelles, où les rejoignirent le

lendemain l'Etat-major, la Compagnie Hors Rang, les 7e et 8e Compagnies, les 1re et 2e Compagnies de mitrailleuses, tandis que le 3e Bataillon allait à Creuse.

Le 25 septembre au matin, le Régiment était embarqué à la gare de Prouzel. Les trains nous emmenaient vers le Sud, nous faisaient passer au nord-est de Paris, traverser à nouveau les lieux de nos premières armes et les champs de bataille de la Marne et nous déposaient à Vitry-la-Ville, pendant la nuit ; l'Etat-major, la C. H. R., les 1er et 3e Bataillons, la 1re Compagnie de mitrailleuses, allaient cantonner aussitôt à Sougy, le 2e Bataillon et la 2e Compagnie de mitrailleuses à Saint-Martin-des-Champs.

Nous revenions à nouveau au groupe d'armée du Centre et à la 4e Armée sous les ordres du général **GOURAUD** et dès le 26, un ordre du Corps d'Armée annonçait que les éléments du 7e Corps d'Armée devaient se préparer à relever les éléments du 18e Corps d'Armée ; on apprenait en même temps que le 18e Corps d'Armée était en Argonne. A ce moment, une modification importante se produisit dans le Régiment. Il devenait impossible d'alimenter les Régiments Territoriaux de campagne Après les batailles de Verdun et de la Somme, les effectifs des 54e et 67e R. I. T. étaient particulièrement réduits, une note du général en chef, prescrivit de ramener ces deux régiments à 2 bataillons par suppression de leur 3e bataillon.

Cette opération s'effectua pour le Régiment à la date du 30 septembre, le Commandant **DESMIER d'OLBREUSE** prit le commandement du 2e Bataillon en remplacement du Commandant **SERRES** qui fut placé à la suite.

Le Régiment ainsi réduit et définitivement constitué à deux bataillons et 2 compagnies de mitrailleuses, fut embarqué le 3 octobre en autos-camions et débarqué à Dammartin-la-Planchette, de là après étape, il se rendit à la Neuville-au-Port où il cantonna, puis le lendemain, après reconnaissance, par le Lieutenant-colonel et les Chefs de Bataillon, les unités du Régiment se portèrent sur le bois d'Hauzy, pour y relever le 110e Régiment d'Infanterie Territoriale.

Ancestramil

CHAPITRE VI

LE BOIS D'HAUZY

Mis à la disposition de la 14e Division, le 67e fut donc chargé de la défense du bois d'Hauzy.

Situé aux confins de l'Argonne et de la Champagne, borné à l'Est par l'Aisne, au Nord et à l'Ouest par la Tourbe, ce secteur était très calme.

Nous étions en liaison à droite avec le 54e Territorial, à gauche avec le 35e d'active. Le poste de Commandement du Chef de Bataillon **Mac CARTHY** était à « Tambour », passage à niveau 42, sur la voie ferrée de Sainte-Menehould à Challerange, celui du Chef de Bataillon d'OLBREUSE était à « Pompon », à 300 mètres de la rive gauche de l'Aisne.

En 1914 et en 1915, les villages de la région avaient été violemment bombardés : Vienne-la-Ville, Ville-sur-Tourbe avaient dû être abandonnés par leurs habitants, et n'étaient plus que des ruines.

Mais à l'automne de 1916, une sorte de trêve tacite s'était établie entre nous et les Boches. De temps en temps des fusillades, des tirs de mitrailleuses, de rares coups de canons.

Les deux rivières et leurs marécages constituaient en cette saison un obstacle pour ainsi dire infranchissable ; on pouvait craindre des coups de mains, mais pas d'attaques sérieuses.

Si le secteur avait l'avantage d'être tranquille, il présentait par contre deux gros inconvénients.

L'eau était partout, et les rats pullulaient.

C'est contre ces deux fléaux que nous eûmes à lutter.

Nous vécûmes au bois d'Hauzy trois mois, dans les conditions les plus contraires aux règles de l'hygiène. De jeunes soldats n'auraient pu mener aussi longtemps une telle existence, les territoriaux des Deux-Sèvres la supportèrent gaillardement, et pendant cette période, le Régiment compta très peu de malades.

Le 30 décembre, nous allâmes nous embarquer à Sainte-Menehould à destination du camp de Saint-Ouen.

Ancestram

Historique du 67e Régiment Territorial d'Infanterie
Imprimerie « L'Union » - Poitiers – 1920
numérisation : P. Chagnoux - 2013

CHAPITRE VII

BRIMONT

Le 7e Corps d'Armée, après avoir défendu la rive gauche de la Meuse, conquis Bouchavesnes, s'était vu confier la garde de l'Argonne, fut retiré du front et envoyé au camp de Mailly.

Toutes les Unités Actives et Territoriales du Corps d'Armée furent mises à l'instruction et le 67e R. I. T. fut dirigé dans ce but sur le camp de Saint-Ouen. Il avait été relevé le 29 décembre 1916 et remplacé au bois d'Hauzy par le 145e R. I. T.

Toutes les Unités du Régiment regroupées le 30 décembre à Chaudefontaine, se portèrent sur Sainte-Menehould et s'y embarquèrent le même jour à destination de Gigny-Braudonvilliers où elles débarquèrent le 31 au soir, puis aussitôt arrivées elles gagnèrent le camp de St-Ouen.

Elles y séjournèrent soit dans le camp lui-même soit dans les villages et bourgs voisins, St-Ouen, Coeloy, Nogent-sur-Aube jusqu'au 19 janvier.

Pendant cette période de repos consacrée à l'instruction et à des travaux d'aménagement du camp, des prélèvements furent faits sur les effectifs déjà affaiblis du Régiment, constitué à deux bataillons ; il fallait remplacer dans les services des hommes jeunes qui s'y trouvaient et qui passaient dans les unités combattantes. De nombreux détachements furent ainsi dirigés sur les groupes de brancardiers du Corps d'Armée ou des Divisions, sur le 7e Escadron du Train des Équipages, sur la 7e Section des Commis et Ouvriers, sur le 8e Régiment de Génie, etc.

Le 67e R. I. T. ainsi réduit, composé d'hommes âgés et de toutes les parties de la France, n'avait plus la même homogénéité et ne présentait plus le même aspect que dans les premières années de la guerre ; malgré cela, il faisait encore bonne figure, il allait avoir l'occasion, une fois de plus, de montrer qu'il était un Régiment composé de vieux soldats, mais de braves soldats.

Le 19 janvier, le 1er Bataillon, parti de St-Ouen, rallia Chavanges après avoir fait étape le 18 à St-Utin et à Margerie-Haucourt ; il fut de même du 2e Bataillon qui, partit de Nogent-sur-Aube, avait cantonné la veille à Braux-le-Grand et Belignicourt ; le reste du Régiment avait rejoint directement Chavanges. Ainsi regroupé, le 67e R I. T., mis à la disposition de la 5e Armée, était embarqué à destination de Muizon près Reims.

En passant à Fisme, devenu un centre énorme de ravitaillement de toutes sortes, on se rendit compte que quelque chose d'important se préparait de ce côté et l'envoi du 7e Corps d'Armée dans ces régions faisait prévoir qu'il y aurait là des opérations militaires de grande envergure.

Le Régiment envoyé en avant, allait, en quelque sorte, préparer l'arrivée des autres unités, du Corps d'Armée ; on lui assigna comme cantonnement le 20, Pouillon pour l'Etat-major, la Compagnie Hors Rang et le 1er Bataillon, Champigny pour le 2e Bataillon, le bois Maco pour les trains de combat et train régimentaire et les compagnies de mitrailleuses ; dans ce bois Maco grouillaient déjà les trains de combat et la cavalerie de toutes les unités qui arrivaient les unes après les autres.

On était donc aux portes de Reims, la grande cité martyre, en face le massif de Brimont, au milieu

des vignes et dans un pays que l'on devinait être, avant la guerre, riche et heureux. Allait-on chercher à dégager la grande ville dominée par le massif de Brimont, transformé par l'infernal génie allemand en un véritable cratère vomissant continuellement la mitraille sur la malheureuse cité.

Dès le 21 janvier, ordre était donné au 67e R. I. T. de relever le 75e R. I. T. du groupe territorial du Général **GUÉRIN** ; le **25**, toutes les unités du Régiment étaient en place : le Lieutenant-colonel prenait le commandement du sous-secteur du centre avec son poste de commandement à Thil, le 1er Bataillon et la 1re Compagnie de mitrailleuses tenaient le quartier de Chauffour, le 2e Bataillon et la 2e Compagnie de mitrailleuses le quartier de Villers.

Les lignes étaient en avant de la célèbre route 44 de Reims à Laon en passant par Berry-au-Bac, derrière le canal et la voie ferrée, en face et au pied de Brimont, entre Loivre et Courey que tenaient les Allemands.

Ce secteur était parfaitement calme et le 75e R. I. T. qui l'occupait depuis longtemps, le quittait avec regret.

En dehors du service des tranchées, le Régiment était employé à des travaux de réfection et d'entretien des ouvrages de défense du secteur ; travail très pénible en raison d'une température exceptionnellement rigoureuse, à ce point que le vin était congelé dans les fûts et les bidons.

Le 27 janvier, tout le 7e Corps d'Armée entra en ligne et le 31 janvier, le Régiment avait à sa droite le 363e R. I. et à sa gauche le 229e R. I., la 152e Brigade de la 14e Division avait relevé le groupe territorial **GUÉRIN**.

Cependant, il fallait des bras pour exécuter les énormes travaux préparatoires à la grande attaque qui s'annonçait, le 67e R. I. T. fut retiré des lignes pour prendre place parmi les travailleurs, le **5 février**, tout le Régiment fut relevé et le commandement du sous secteur fut confié au Colonel commandant le 229e R. I.

Le 67e redevint un Régiment de pionniers occupé aux travaux les plus divers, tracé et entretien des routes, pose des lignes téléphoniques, travaux d'aménagement du secteur. Les unités passaient d'un travail à un autre et changeaient fréquemment de cantonnement sans trop s'éloigner cependant de Merfy où restait l'Etat-major du Régiment ; elles stationnèrent au réduit de Chenay à St-Thierry, à la Garenne de Gueux, à Trigny, à Hermonville, les carrières d'Hermonville, les carrières de Marzilly Muizon, le camp de Perdrigaille. Les Compagnies de mitrailleuses furent mises à la disposition du service de défense contre avions.

A cette époque, **HINDENBOURG** effectua son mouvement de repli ; on se demandait si cette retraite n'allait pas se généraliser et quelle répercussion elle aurait sur les opérations projetées. Les travaux furent continués, mais n'avançaient que lentement, on sentait pourtant que de gros effectifs allaient être engagés et le Corps d'Armée fut renforcé le 13 mars de la 1re Brigade spéciale russe, mise à sa disposition, concurremment avec les autres unités du Corps d'Armée.

A ce moment, une nouvelle modification importante fut apportée à l'organisation du Régiment, la crise des effectifs des unités d'Infanterie Territoriale était de plus en plus grave et les Bataillons des Régiments Territoriaux qui existaient encore ne furent plus constitués qu'à trois compagnies et une compagnie de mitrailleuses, en conséquence les 4e et 8e Compagnies furent supprimées.

Jusqu'au 11 avril, les unités du Régiment, prêtées tour à tour aux unités et aux services les plus divers, fournirent un dur labeur. Cependant l'heure de l'attaque semblait approcher.

Tous les habitants des bourgs et villages qui n'étaient pas encore partis et, ceux de la ville de Reims, avaient été évacués. Les grandes unités du Corps d'Armée paraissaient être en place depuis Berry-au-Bac jusqu'à Reims. Une grande bataille dont Brimont était l'enjeu et dans laquelle le 7e Corps d'Armée allait jouer le principal rôle, était sur le point de se livrer.

Les Allemands se montraient inquiets, ils avaient exécutés des fortes reconnaissances à gros effectifs et à importante préparation d'artillerie du côté de Sapigneul et malheureusement avaient fait quelques prisonniers parmi les zouaves de la 37e Division, qui tenaient le secteur.

La préparation d'artillerie avait cependant commencé le 9 avril et notre artillerie du massif de St-Thierry, en face l'artillerie allemande du massif de Brimont commença son martelage.

L'artillerie ennemie riposta en tirant sur Merfy où cantonnait à ce moment le Régiment ainsi que sur Hermonville, Coroy, Milliers, Franqueux, Thil, Pouillon et surtout Reims où de nombreux incendies s'allumèrent.

La malheureuse ville ne comptait plus que 4 à 5.000 habitants, la cathédrale émergeait des ruines que les incendies éclairaient, et debout, gardienne vigilante malgré ses blessures, elle semblait convier tout le monde à la résistance. D'ailleurs Reims était devenu l'objectif, facile à atteindre, des batteries allemandes de Brimont et à chacun de leurs mécomptes sur un point quelconque du front, nos ennemis avaient pris l'habitude de se venger sur Reims, qu'ils bombardaient continuellement, si bien que quand les choses allaient mal pour eux, la défense et les habitants de Reims en étaient avertis, par un copieux envoi de projectiles.

Le 10 avril, le plan d'engagement du 7e Corps d'Armée précisant le rôle du Régiment pendant l'attaque était communiqué au Lieutenant-colonel.

La préparation continuait, les aviations adverses se montraient aussi actives l'une que l'autre ; la nôtre pour régler les tirs, reconnaître le terrain et bombarder l'ennemi, l'aviation allemande pour gêner la nôtre et surprendre le secret de nos opérations, des combats singuliers se livraient quotidiennement.

L'artillerie lourde à longue portée entre sérieusement en action, ayant surtout pour objectif le massif et le fort de Brimont. L'artillerie lourde coopérait à ces tirs. L'artillerie de campagne et l'artillerie de tranchée martelaient les lignes ennemies si bien que cette magnifique plaine autour de Reims, dans la dépression entre les massifs de Brimont et de St-Thierry était arrosée continuellement d'une véritable pluie de projectiles, qui ne cessaient d'éclater tandis que Reims toujours bombardée brûlait nuit et jour. Le soir, cet immense feu d'artifice et cet embrasement de Reims constituaient un spectacle atroce et grandiose à la fois qui ne parait avoir de comparable dans l'histoire que les incendies de Rome par Néron.

Les batteries allemandes ripostaient et celles de Brimont avaient entrepris un véritable duel avec les nôtres, dissimulées dans le massif de Saint-Thierry dont l'éperon dominait les positions ennemies organisées au pied de Brimont.

D'autres batteries adverses cherchaient à gêner nos mouvements et les troupes en réserve. C'est ainsi que Merfy particulièrement visé était copieusement arrosé et que plusieurs des nôtres y furent tués et blessés.

Dans la soirée du 11 avril, conformément au plan d'engagement du 7e Corps d'Armée, les 1er et 2e Bataillons du Régiment montèrent en ligne, afin de permettre aux troupes d'assaut de prendre un peu de repos dans les bivouacs avant l'attaque. Le 1er Bataillon, Commandant **Mac CARTHY**, fut

mis à la disposition de la 41e Division et les 2e et 3e Compagnies furent placées au **saillant de** Villers-Franqueux avec la 1re Compagnie en réserve à Pouillon ; le 2e Bataillon, Commandant **d'OLBREUSE**, fut mis à la disposition de la 1re Brigade spéciale russe et prit les tranchées de 1re ligne dans le secteur des Cavaliers de Courcy.

En réponse à notre bombardement du Fort de Brimont, les Allemands envoyèrent des obus de gros calibre (210 et 380) sur le Fort de St-Thierry, qui causèrent de gros dégâts au Fort et tuèrent et blessèrent plusieurs des nôtre au moment où ils quittaient le Fort pour gagner les premières lignes.

La 2e Compagnie de mitrailleuses qui avait été mise à la disposition de la 37e Division et était en position au Godat eut à subir un violent bombardement par obus à gaz asphyxiants.

Le 12 avril, un ordre général du 7e Corps d'Armée fixa les conditions dans lesquelles le Corps d'Armée devait attaquer, on se rendit compte que la tâche du Corps d'Armée était considérable, on lui confiait le dégagement de Reims et au delà, par la prise de Brimont.

La préparation d'artillerie continuait : dans la soirée, une note du Corps d'Armée faisait connaître que les opérations étaient retardées de 24 heures, en conséquence, les deux Bataillons du Régiment devaient donc rester en ligne un jour de plus c'est-à-dire quatre nuits et trois jours.

Vers 20 heures, les Allemands déclenchaient un formidable tir de barrage par obus de gros calibre, ils avaient pris pour le signal de l'attaque qu'ils attendaient, une simple reconnaissance dans leurs lignes, pour se rendre compte des résultats des tirs préparatoires. Ces tirs de barrage effectués sur les premières lignes firent de grands ravages surtout dans le secteur tenu par la 5e Compagnie.

Le 13 avril, une nouvelle note du Corps d'Armée prévenait que les opérations étaient de nouveau retardées de 24 heures, la préparation d'artillerie continuait toujours et les bataillons du Régiment devaient rester en ligne jusqu'à l'attaque.

Le 15 avril, on annonçait que le jour J... était le 16 ; — plusieurs des nôtres furent tués ou blessés à leur poste de combat par suite de violents tirs de barrages allemands.

Le 16, le jour J..., était donc arrivé. Dans la nuit du 15 au 16, les deux Bataillons avaient été relevés et étaient allés se regrouper, à la disposition du Corps d'Armée ; l'Etat-major était à Trigny,

L'Etat-major du 1er Bataillon et la 1re Compagnie à Pouillon, les 2e et 3e Compagnies aux carrières d'Hermenonville, le 2e Bataillon à Trigny, la 2e Compagnie de mitrailleuses à la disposition de là 37e Division comme soutien des troupes d'attaques au Godat.

L'attaque est déclenchée à 8 heures. On annonce peu après de véritables succès. Les Russes ont pris Courcy et commencent le mouvement tournant autour de Brimont, par la droite, la 41e Division a pris Loivre et menace Brimont de front, la 14e Division a fait merveille ; un de ses Régiments glissait entre le Mont Spin et le massif de Brimont avance en flèche, pendant qu'un autre commence le mouvement tournant autour de Brimont par la gauche, seule la 37e Division, n'a pas avancé elle reste accrochée au Mont Spin.

A 10 heures, les blessés arrivent à grand nombre, les brancardiers-musiciens du Régiment organisent de leur propre initiative un service à Trigny, pour diriger les blessés livrés à eux-mêmes, sur l'ambulance de triage.

A 12 heures, les prisonniers allemands arrivent et sont dirigés sur Trigny puis sur la ferme de Bel-Air, on est sans nouvelles précises des résultats de l'attaque.

A 17 heures, les blessés propagent que les Allemands ont lancé des contre-attaques violentes et

repris une partie du terrain conquis.

A 18 heures, le Corps d'Armée téléphone au Lieutenant-colonel, pour lui prescrire de se rendre sans retard avec tous les éléments du Régiment stationnés à Trigny, à Hermonville et de se mettre à la disposition de la 37e Division, qui très vigoureusement contre-attaquée, les emploie comme troupes de 1re ligne et leur fait prendre position dans le secteur de la 73e Brigade.

Les Compagnies ont beaucoup de peine à se rendre aux points qui leur sont fixés, en pleine nuit et prises sous des feux de barrage très violents. Le Lieutenant **LIONNET** de la 3e Compagnie est tué et le Capitaine **PEGEOT**, commandant la 2e Compagnie est très grièvement blessé, les 2 Compagnies sont très éprouvées ; elles ont pour mission de se tenir accrochées au terrain en attendant les troupes actives de renfort.

Ainsi donc à la fin de cette première journée de bataille qui s'annonçait si brillante, non seulement l'ennemi n'était pas refoulé, mais il tenait tête et nous obligeait à nous servir de toutes les troupes disponibles, même des troupes territoriales pour le contenir.

Cependant l'attaque devait reprendre le 17, mais cela fut impossible, les troupes du Corps d'Armée étaient décimées, les feux croisés des mitrailleuses allemandes du Mont Spin et de Brimont avaient fauché les nôtres et nous avions dû abandonner le terrain conquis.

La journée du 17 se passa à contenir l'ennemi en attendant les renforts qui arrivaient à marches forcées.

C'est ainsi que les Unités de la 152e Division détachées du 9e Corps d'Armée, faisaient une marche de 33 kilomètres pendant la journée du 16 pour venir prêter leur concours aux unités du Corps d'Armée particulièrement éprouvées.

La Brigade spéciale russe fut relevée la première, le 18, on conçoit l'étonnement des troupes qui se croyaient appelées à poursuivre l'ennemi battu, quand elles se rendirent compte que les adversaires résistaient avec vigueur au pied de Brimont et le long de la voie ferrée.

Une nouvelle attaque soutenue par ces troupes, fut ordonnée mais elle ne réussit pas, les 37e et 14e Divisions furent alors relevées par les 3e et 4e Divisions

La zone du Corps d'Armée fut réduite et le Général commandant le 2e Corps d'Armée prit le commandement du secteur attribué à ses divisions, à partir du 20 avril.

A la même date, les Unités du 67e R. I. T. passèrent en réserve et allèrent cantonner à Merfy - Pouillon et le camp de Châlons-sur-Vesle d'où étaient parties les troupes montées à l'assaut, le 16.

Le 25 avril, 4 Compagnies du régiment furent mises à la disposition du service routier de l'arrière, dans la zone de Ludes, Versenay-Louvois et Germaine. La 6e Compagnie était envoyée à Jonchery-sur-Vesle où se trouvait le quartier général de la 5e Armée.

Les services du Corps d'Armée étaient restés en ligne et c'est à cette date que le sergent **RICHÉ**, une des plus belles figures du Régiment qui avait été détaché comme observateur du Corps d'Armée à la Tour de Villers-Franqueux, fut tué à son poste dans l'accomplissement de son devoir.

Après quelques jours de repos, les Unités du Régiment revinrent en ligne et reprirent à partir du 4 mai jusqu'au 11 juillet leur place habituelle, au milieu des unités actives du Corps d'Armée, dont elles constituaient les réserves, organisant le terrain conquis, tenant quelquefois les lignes, on ravitaillaient ceux qui s'y trouvaient, rôle ingrat, obscur et dangereux, confinant à l'héroïsme des plus jeunes dont elles partageaient quotidiennement les dangers.

Pendant cette période, les deux Bataillons alternaient à tour de rôle dans les travaux de la zone avant et ceux de la zone arrière. L'Etat-major resta à Thillois qui fut soumis à plusieurs bombardements par artillerie ou par avions. Les Unités du Régiment cantonnaient, une fois leurs travaux accomplis, à Merfy – St-Thierry, au réduit de Chenay, aux abris de la cote 89 et à Thillois.

Elles organisèrent notamment les travaux de défense du massif de St-Thierry, qui passait pour être imprenable et dont les Allemands s'emparèrent cependant l'année suivante, au cours de leur poussée vers Château-Thierry, au grand étonnement mêlé d'amertume, de ceux qui l'avaient occupé l'année précédente.

Les efforts que nos ennemis durent faire pour prendre ces positions formidables durent les épuiser lorsqu'ils s'arrêtèrent aux abords de Thillois, placé au pied du massif.

Quoi qu'il en soit, autour du massif de St-Thierry, ou ailleurs, elles surent toujours faire leur devoir, si bien que le Général **NAUDIN**, commandant les légionnaires de la 45e Division qui avait eu à sa disposition le 1er Bataillon, lui adresse ses félicitations dans les termes suivants :

*« Le Général, commandant la 45e Division, adresse ses félicitations au 1er Bataillon du 67e « R. I. T. qui, sous l'énergique impulsion de son chef, le Commandant **Mac CARTHY,** a toujours « fait preuve d'un plus grand zèle et du dévouement le plus entier pendant son séjour dans le « secteur de Marzilly.*

*« Chargé, dès son arrivée, de la réfection des grands boyaux d'accès, alors en très mauvais état « d'entretien, le bataillon **Mac CARTHY,** malgré des difficultés considérables, provoquées par les « pluies persistantes, s'est acquitté de sa tâche avec une conscience et une rapidité dignes « d'éloges.*

« Il a facilité ainsi, dans une large mesure, les travaux d'organisation du secteur, rendus « jusque-là très lents et très pénibles par l'état défectueux des communications vers les premières « lignes. »

Pendant cette période, les territoriaux du 67e eurent le plaisir de rencontrer leurs cadets des Régiments actifs de la 152e Division, notamment du 114e Régiment d'infanterie ; pour quelques-uns des nôtres se fut même une grande joie, car ils avaient leurs fils dans les rangs de ce Régiment. Tous ces hommes de la même région qui ne s'étaient jamais retrouvés aux Armées, depuis le début de la guerre, étaient heureux de se revoir de causer du pays et de se réconforter.

Le Régiment fut l'objet de sérieuses modifications. Il fut en effet procédé, d'une façon générale dans l'armée, à l'échange de ce qui restait de réservistes territoriaux dans les Régiments actifs par ce qui restait d'hommes des vieilles classes territoriales dans les Régiments Territoriaux, les survivants des territoriaux qui avaient fait toute la guerre dans les unités territoriales, quittaient avec regret leurs camarades et leurs chefs, même pour aller tenir des emplois dans les Régiments actifs et les hommes, la réserve de l'armée territoriale qui étaient tous employés dans les régiments actifs se plaignaient d'être envoyés dans un régiment territorial, où ils devaient faire un service pénible dans les rangs, comme travailleurs de l'avant et comme combattants.

Beaucoup de ceux qui partaient avaient les larmes aux yeux, malgré la perspective pour plus tard de voir leur sort s'améliorer, parce qu'ils regrettaient leur vieux Régiment, leurs vieux camarades, et leurs chefs.

Devant la nécessité, tout le monde s'inclina, mais le Régiment perdit ses meilleurs éléments, il s'alourdit de plus en plus et n'avait plus l'homogénéité qui en avait fait jusque-là une unité solide où régnait un esprit de corps tout spécial analogue à l'esprit de famille, soigneusement entretenu par ses

chefs et provenant de ce qu'un grand nombre d'entre eux venaient des mêmes régions, de la Vendée, de la Gâtine, de Parthenay et de la plaine Niortaise.

Il restait cependant, un petit noyau d'hommes solides qui encadraient les nouveaux venus, originaires de tous les points de la France et leur inculquaient les principes de devoir et de discipline qui étaient en honneur au 67e.

Dans les premiers jours de juillet, tout le 7e Corps d'Armée fut relevé et envoyé au repos.

Le Régiment se porta en entier le 12 juillet en une colonne du joli village de St-Euphrasie, en pleine montagne de Reims, où il s'était concentré, à Cumières près Épernay.

Au sortir de la Bataille de Brimont et des longues journées qui la suivirent, une émotion agréable, une sensation de revenir à la vie s'empara de tous, en descendant la côte de Hautvilliers sur le versant Sud de la montagne de Reims, entre les vignes admirablement entretenues, s'étageant et descendant jusqu'aux portes de la ville d'Épernay, richement assise elle-même dans le fond de la vallée de la Marne, au milieu des plus beaux vignobles du monde. En 1914, les Allemands, au dire des habitants, avaient respecté le pays afin de le retrouver intact quand ils reviendraient. Ils en avaient été chassés une première fois, mais personne ne se doutait que l'année suivante ils le dévasteraient en partie avant d'être définitivement mis hors de la France.

Le Régiment resta au repos dans cette région d'Épernay du 12 juillet au 10 septembre.

Une partie resta à Cumières et dans ses environs, du 12 juillet au 18 août, puis à Dizy-Magenta, faubourg d'Épernay et Ay du 18 août au 10 septembre, à la disposition du service routier.

L'autre partie du Régiment fut mise à la disposition du service forestier et elle cantonna, le 1er Bataillon à Pourcy, Villiers-sous-Châtillon, Germaine et Baslieux-s.-Châtillon, la 5e Compagnie à Germaine et la 2e Compagnie de mitrailleuses à St-Imoges.

Au cours de cette longue période de repos, des récompenses furent distribuées aux troupes du 7e Corps d'Armée.

Toutes les unités de la 14e Division dite des As, se virent attribuer la fourragère.

Les Régiments Territoriaux eurent leur part, peu de temps avant, la croix de la Légion d'Honneur et la Croix de guerre avec palme avait été conférés au Capitaine **PAGEOT**, commandant la 2e Compagnie, qui aux termes de la citation dont il fut l'objet : *« au front depuis le début de la campagne avait été très grièvement blessé le 17 avril 1917 à côté de ses hommes lors du passage d'un canal sous un violent bombardement »*.

Le 25 juillet, le Général commandant le 7e Corps d'armée passa la revue des 54e et 67e R. I. T. sur un terrain au sud-ouest de Cumières.

Au cours de cette revue, il remit la croix de Commandeur de la Légion d'Honneur au Lieutenant-colonel **FAMIN**, commandant le 67e R. I. T. voulant ainsi honorer le Régiment en la personne de son chef particulièrement digne de cette distinction.

Tout le monde en fut heureux, car si le colonel **FAMIN** avait une grande affection pour le Régiment, tous ses subordonnés, officiers et soldats rendaient hommage à son courage et à ses vertus militaires ; ils aimaient la façon à la fois énergique et paternelle avec laquelle il commandait et lui savaient gré de son grand dévouement pour eux.

Pendant cette période de repos, le Régiment perdit presque complètement le reste de ses bons

éléments qui furent appelés ailleurs, le noyau des vieux du début, comme on disait, s'effritait. Le Régiment n'était plus composé que d'hommes âgés qui convenaient beaucoup plus à faire des travailleurs qu'à faire des combattants et tendait à devenir un Régiment de pionniers.

Cependant les éléments du 7e Corps d'Armée avaient peu à peu quitté la région d'Épernay et rejoint le front.

Le 9 septembre, le 67e s'apprêtait à être embarqué en chemin de fer, il était concentré à Ay et Magenta, le 10 il s'embarquait à Cumières moins la 7e Compagnie qui restait à Magenta pour assurer le fonctionnement du centre de ralliement des permissionnaires et isolés du 7e Corps d'Armée, et le même jour il débarquait à Ligny-en-Barrois où il cantonnait en entier.

Le Barrois était la région de repos des troupes de l'armée de Verdun, on allait donc sans doute retourner sous Verdun ; on fut vite fixé et le 14 septembre, le Régiment était embarqué en camions autos, après avoir remonté la voie sacrée, si calme en comparaison de ce qu'elle était en 1916, après avoir revécu pendant le trajet les moments tragiques de la terrible bataille, nous débarquions au circuit de Nixeville et allions cantonner au camp Augereau pour être dirigés de là, dès le lendemain sur Verdun.

Ancestrami

CHAPITRE VIII

SECOND SÉJOUR À VERDUN

Le 15 septembre, nous cantonnons donc à Verdun, qui, ce jour-là, est bombardé à trois reprises.

Le 16, l'Etat-major se porte à Magasin, entre Villers-les-Moines et la ferme Sainte-Barbe ; les Compagnies se rendent à Lombut, à Charny et à l'ouvrage de Belle-Épine.

Le Régiment est en réserve de Corps d'armée.

Quelle différence avec le printemps de 1916.

Aujourd'hui c'est le calme dans presque toute la région. La lutte est circonscrite vers Samogneux, Bezonvaux et la côte 344 que le Corps d'armée a pour mission de dégager complètement. L'artillerie française a une supériorité incontestable sur celle des Boches ; pour un obus que nous recevons, nous en envoyons dix. On ne prend plus la peine, en maint endroit, d'abriter les canons, ni même de les camoufler.

Mais comme le pays est désolé ! si l'on monte à un observatoire, on n'aperçoit que des terrains bouleversés. Quelques pans de mur, quelques tas de briques, marquent seuls l'emplacement des villages. A 304, au Mort-Homme, là où il y avait un bois, se dressent quelques baliveaux calcinés. C'est ainsi qu'on s'imagine les paysages lunaires. La dévastation est telle qu'on se demande avec anxiété, si après la guerre, les habitants auront le courage de revenir et de remettre en état leurs demeures et leurs champs.

Le 67e, qui a été si longtemps à la peine, est maintenant à l'honneur. Lorsque le Roi des Belges, le Roi d'Italie, le Président de la République portugaise et le Président **POINCARÉ** viennent visiter Verdun, notre Colonel avec le Drapeau et la musique prennent part aux réceptions.

Ancestramil

CHAPITRE IX

LA LORRAINE

Dans la nuit du 13 au 14 janvier 1918, après un court séjour autour du fort de Regret, nous allons nous embarquer à Lemnes.

Le 15, nous sommes à Châtel-sur-Moselle. Après une étape très dure, nous cantonnons dans les villages de Dompierre et de Padoux.

Le souhait que beaucoup d'entre nous avaient formé, de venir en Lorraine, se trouvait réalisé.

Au premier abord, la région se montra sous un aspect des plus rudes. Le froid était intense, la neige alternait avec la pluie, le givre couvrait les arbres et les routes, le vent soufflait par rafales.

Mais lorsque trois jours après notre arrivée, une brise printanière eut chassé les nuages, et qu'à l'Est apparut la ligne bleue des Vosges, nous reconnûmes que ceux qui avaient vanté le charme de cette contrée, avaient dit vrai.

A la date du 26 janvier nous nous dirigeons vers le front. Nous sommes affectés à la 128e D. I. *« la Division des Loups »*. Notre 1er Bataillon est chargé de la défense du bois des Haies, entre Ancerviller et Neuviller, notre 2e Bataillon se tient en réserve à Sainte-Pôle et à Saint-Maurice.

L'organisation du secteur est toute différente de celles que nous avons vues jusqu'alors. Il n'existe pas de lignes continues de tranchées ; mais les réseaux de barbelés sont très nombreux. Le bois des Haies ressemble à un îlot. Le Bataillon qui l'occupe a pour consigne de tenir, et ne peut compter sur aucun secours de l'arrière.

Nos hommes savent qu'ils sont exposés à un coup de main. On leur a raconté que quelques semaines auparavant, une patrouille allemande s'est glissée jusqu'au milieu du bois et a capturé les cuisiniers, aussi font-ils bonne garde.

Dès que la nuit tombe, toutes les issues des P. A. (postes avancés) des G. C. (groupes de combat) et du C. R. (centre de résistance), sont barrés au moyen de *« Hérissons »*, de *« Zeppelins »* etc., etc. Un cordon de sentinelles entoure le bois, nul ne peut entrer ou sortir sans donner le mot.

Au début de février, les Américains commencent à arriver. Incorporés d'abord par petites fractions dans des Régiments d'active, ils firent preuve de belles qualités.

Tous étaient des gars superbes et jeunes, à la physionomie énergique, merveilleusement bien équipés. Ils nous inspirèrent immédiatement la plus grande confiance. Aussi, lorsque le 28 mars, nous parvint la nouvelle de la retraite de la 5e Armée anglaise, nous n'éprouvâmes aucun découragement.

En voyant les Américains à l'œuvre, nous avions acquis la certitude que grâce à leur concours, nous remporterions tôt ou tard la victoire.

Le 6 mars, nos camarades des classes 1898-1899 nous quittèrent pour rejoindre le centre

d'instruction du 114e R. I. Les vides furent comblés par des renforts venus du 15e Territorial et du 37e Territorial.

Le 16 mars, le Lieutenant-colonel **FAMIN**, appelé à un autre poste, adresse au 67e l'ordre du jour ci-après :

« Durant les longues années de dangers et de durs travaux vécus en commun, l'union s'était « réalisée de façon complète et le 67e ne formait plus qu'une grande et glorieuse famille dont tous « les éléments étaient fixés entre eux par l'esprit de Devoir et l'amour du Pays.

« Les nécessités de la guerre ont amené, et amèneront encore la dispersion de bien des éléments « de notre Régiment, mais il faut qu'il reste toujours le trait d'union entre ceux qui resteront et « ceux qui iront vers d'autres devoirs, nous sommes tous désormais frères d'armes.

« Personnellement, ces années vécues ensemble me laissent avec un souvenir impérissable, « l'impression la plus profonde de ma longue carrière. Je pars emportant en moi les sentiments « d'affection et d'estime que mérite votre abnégation, dans l'accomplissement sans « récriminations, sans défaillance de cette longue, dure et sanglante tâche que vous mènerez, « j'en suis sûr, jusqu'à la Victoire. »

Les *« tarze à creva »* de Gâtine, ainsi qu'on appelait en patois les gâtinais des environs de Parthenay, regrettèrent vivement celui qu'ils nommaient familièrement entre eux ***« pépé »*** mais le Lieutenant-colonel **FAMIN** était également apprécié de tous ceux qui eurent l'honneur de servir sous ses ordres et il permettra en particulier aux humbles auteurs de ces quelques pages, de rendre un très respectueux hommage à leur chef si modeste et si vénéré, à la fois énergique et affable, en souvenir des longues années de guerre passées à ses côtés et, en particulier, des dures journées de la bataille de Champagne de septembre 1915.

Le 18, le Lieutenant-colonel **AMESTOY** prend le commandement du Régiment. Il eut tôt fait de conquérir l'estime de tous.

Le secteur que nous avions trouvé des plus calmes à notre arrivée était devenu très agité.

Le 9 Mars, après un copieux bombardement, des compagnies du 168e et du 169e d'active avec deux compagnies d'Américains avaient donné l'assaut au saillant « du Fays », presque en face de nos positions, pénétré jusqu'aux 4mes lignes de tranchées boches, détruit des abris et ramené des prisonniers.

Le 25 mars, les Allemands prononcèrent une attaque contre les régiments de droite. Dans la nuit, une de leurs patrouilles réussit à faire sauter l'observatoire de notre bataillon.

Un autre jour, les Boches bombardèrent Saint-Maurice avec des obus toxiques.

L'artillerie allemande se montra de plus en plus active, et infligeait des pertes sérieuses à nos batteries de Montigny et de Sainte-Pôle.

Dans la nuit du 30 au 31 mars, le 167e Américain vint nous remplacer.

Par Baccarat et Saint-Clément, le 67e gagne les environs de Lunéville.

L'Etat-major s'établit à Moncel. L'un de nos bataillons occupe les tranchées de Rouge-Bouquet en forêt de Parroy, sous les ordres du Colonel du 133e d'active, l'autre resta en réserve à Thiébaumenil et à Manonviller.

Le secteur était calme, mais il avait un grave défaut, beaucoup d'endroits étaient infestés par l'ypérite et il fallait éviter soigneusement de toucher la terre et les branchages contaminés.

Le Colonel du 133e sut apprécier les Territoriaux et lorsque son Régiment fut remplacé par des chasseurs, il rédigea un ordre du jour, dans lequel il adressait aux hommes des 54e et 67e R. I. T., tous ses remerciements pour le concours dévoué qu'ils lui avaient donné et pour les preuves de belle camaraderie qu'ils avaient témoignés à leurs amis du 133e.

Au début de mai, nous fûmes relevés par le 97e Territorial, et le 13 par une belle soirée de printemps, nous dîmes adieu au doux pays de Lorraine.

Ancestramil

Historique du 67e Régiment Territorial d'Infanterie
Imprimerie « L'Union » - Poitiers – 1920
numérisation : P. Chagnoux - 2013

CHAPITRE X

LA SOMME, L'OURCQ ET L'AISNE

La dislocation du Régiment

Nous descendons du train, dans la Somme, à Feuilloy. L'Etat-major et le 2e Bataillon s'établissent à Beaucamps-le-Jeune, le premier Bataillon cantonne à Fresnoy.

Le Régiment est à la disposition de la première Armée. Tout le pays est encombré de troupes. Le Haut Commandement craint une attaque en masse en direction d'Amiens et de la mer. L'heure est grave : il semble qu'une fois encore, on songe à nous jeter dans la mêlée, car le Colonel reçoit l'ordre de profiter de quelques jours de repos qu'on nous accorde pour compléter l'instruction des hommes, surtout en ce qui concerne le tir.

Nous devons relever les E. N. E. du 5e Corps dans le secteur au sud de l'Avre, entre Hailles et Thory.

Le 22 mai, le 2e Bataillon se porte à Courcelles-sous-Moyencourt.

Le 24 mai, les Cies du 1er Bataillon se rendent à Saint-Sauflieu, Oresmaux et Essertaux.

Le 28 mai, nous apprenons avec une profonde stupeur que les Boches ont percé le front entre Soissons et Reims. Nous qui connaissions cette contrée, nous ne comprenons pas comment ils ont pu franchir avec une telle rapidité, des obstacles comme l'Aisne et ses collines ou le massif de Saint-Thierry.

A la date du 1er juin, le Régiment est transporté par voie ferrée à Bithisy Saint-Pierre ; de là il gagne à marches forcées Nanteuil-le-Haudouin, puis Lizy-sur-Ourcq.

Après quarante-deux mois nous revenons au camp retranché de Paris. Malgré la fatigue, malgré le triste spectacle des habitants fuyant devant l'ennemi comme aux jours sombres de septembre 1914, il n'y a chez les territoriaux du 67e aucun sentiment de désespoir.

La certitude du triomphe demeure plus que jamais ancrée dans leurs âmes.

Nos bataillons sont en réserve ; le 1er dans les bois à droite du chemin de Coulombs à Crouy-sur-Ourcq, le 2e à Coulombs.

Les Boches occupent une ligne oblique de Château-Thierry à Troësne, lisière sud-est de Villers-Cotterêts ; ils ne sont pas à plus de six kilomètres et cependant ils nous envoient peu d'obus.

Après l'insuccès de l'attaque des Allemands prononcée le 15 juillet entre Château-Thierry et la Main de Massiges, nous attaquons victorieusement sur l'Ourcq et la Marne le 18 juillet.

L'ennemi bat en retraite, nous laissant de nombreux prisonniers et un important matériel.

Pendant toutes ces journées de bataille, le 67e suit pas à pas les troupes d'active ; l'orgueil d'être victorieux fait oublier la fatigue.

L'un de ses Bataillons, le 1er est commandé par le Capitaine **BRIAND**, ancien officier-adjoint, puis capitaine-adjoint aux colonels qui commandèrent successivement le 67e R. I. T.

A la tête de son bataillon, il montra les mêmes qualités que celles dont il avait fait preuve dans la situation particulièrement importante et délicate de capitaine-adjoint ; ouvrier de la première heure et aussi de la dernière heure car par une coïncidence curieuse son Bataillon fut le seul élément du 67e qui survécut jusqu'à la fin de la guerre. Organisateur de 1er ordre et soldat discipliné dans l'âme, il aida puissamment ses chefs à maintenir l'esprit de discipline, de devoir, de sacrifice qui caractérisait le 67e. Comme le colonel **FAMIN**, aux côtés duquel il passa de longues années de guerre, il aimait passionnément le Régiment qui était devenu sa seconde famille et il permettra aux humbles auteurs de ces pages de lui adresser leurs respectueux hommages en souvenir de leur culte commun pour le vieux 67e.

Le 3 juillet, nous avions appris que le 67e est dissout. Les Bataillons deviennent Bataillons de pionniers complètement indépendants l'un et l'autre et sont attachés chacun à une division.

Nos deux Compagnies de mitrailleuses vont rejoindre celles du 54e Territorial pour former le 7e Bataillon de mitrailleuses, réserve de feu du 7e Corps d'Armée.

Le 3 août, le Lieutenant-colonel **AMESTOY**, adresse au 67e l'ordre du jour suivant :

OFFICIERS, SOUS-OFFICIERS,

CAPORAUX ET SOLDATS.

« Par application des dispositions de la note n° 14.340 du Grand Quartier Général, en date du 12 « juillet 1918, le Régiment cesse d'exister à compter du 4 août 1918.

« Si le 67e R. I. T n'est plus, son numéro survit et continuera à être fièrement porté par les deux « bataillons de Pionniers qui y ont puisé leurs cadres et leurs soldats.

« Le Drapeau autour duquel vous faisiez si bonne garde, va rentrer au Dépôt. J'aurais voulu « vous faire défiler une dernière fois devant lui, vos pas rythmés comme les pulsations de vos « artères où coule votre sang si généreux, vos regards confiants où se reflète une mâle énergie, « fièrement tournée vers cet emblème sacré de notre France immortelle ; les circonstances ne me « le permettent pas.

« Je le salue pour vous tous et je lui dis au nom des deux Bataillons de pionniers : « Ton numéro « reste le nôtre, nous savons combien il est beau, tous nos efforts tendront à en augmenter « encore l'éclat, nous faisons serment de ne jamais le laisser ternir. »

« Maintenant l'heure de la séparation a sonné pour moi ; c'est avec un profond serrement de « cœur que je m'éloigne de vous ; j'étais fier de vous commander, j'ai éprouvé à votre tête toutes « les satisfactions qu'un chef peut souhaiter, je vous en remercie de tout cœur.

« N'oubliez pas votre ancien colonel, ses meilleurs vœux vous accompagnent et sa pensée vous « restera toujours fidèle.

« Encore une fois merci, mes amis, et bonne chance. »

Archives Trame

Après la dislocation du Régiment, nous connûmes des heures pénibles sur les plateaux du Soissonnais et dans les plaines de Flandre.

Lors de la prise de Roulers, nos deux Compagnies de mitrailleuses accolées à celle du 54e Territorial, recueillirent un peu de gloire, en pénétrant les premières dans la ville, ce qui leur valut une citation des plus élogieuses du Corps d'Armée.

Puis, après que le onze novembre, on eut entendu pour la dernière fois la voix lugubre du canon, après que des milliers de fusées eussent embrasé le ciel, en signe d'allégresse, à la nouvelle de l'armistice, ce fut la marche triomphale vers le Rhin.

Dans toute la Belgique, on acclama chaleureusement les gars du Poitou. A Liège, le premier Bataillon de Pionniers attaché à la 128e D. I. *« La Division des Loups »* se retrouva avec ses deux Compagnies de mitrailleuses du 67e, et c'est aux cris répétés de « *vivent les vieux Loups* » que les territoriaux des Deux-Sèvres défilèrent sur les allées de Savoy.

Enfin le rêve que tous avaient fait se réalisa : ils entrèrent en vainqueurs dans les villes allemandes.

Ancestrami

Historique du 67e Régiment Territorial d'Infanterie
Imprimerie « L'Union » - Poitiers – 1920
numérisation : P. Chagnoux - 2013

CHAPITRE XI

CONCLUSION

Dans cette guerre où la victoire a été remportée par ceux qui ont su « tenir » un quart d'heure de plus, les Régiments Territoriaux ont contribué par une large part au succès, à cause de leur endurance et de la somme énorme de travail qu'ils ont fournie.

Mais les rôles ont été bien différents.

Les uns sont restés au service des Étapes, d'autres ont pris la garde dans les tranchées, ont occupé pendant des mois et des mois le même secteur qu'ils avaient parfaitement aménagé et où ils jouissaient d'un certain confort, d'autres et parmi ceux-là figure le 67e, ont été affectés à un Corps d'Armée qu'ils ont suivi dans ses pérégrinations. Pour ces derniers l'existence a été très rude.

Qu'ils aient été affectés à la 14e Division (la Division des As), à la 41e Division (dont un régiment porte la fourragère rouge), à la 128e Division (la Division des Loups), ils n'ont reçu que les éloges des commandants de ces Unités.

Les deux citations qu'on va lire, prouvent qu'en tous temps et en tous lieux, ils ont fait leur devoir.

« Bataillon de braves gens et de vieux braves qui a montré qu'il était digne de combattre au milieu des meilleures troupes de l'armée active.

« Avec un courage simple et calme, une volonté réfléchie et tenace, a pris part le 14 octobre 1918, sous le commandement du Chef de Bataillon RÉMONT, à l'attaque de Roulers, est entré avec les premières troupes d'assaut dans la ville reconquise et en a assuré la défense contre tout retour offensif de l'ennemi, sous un bombardement des plus violents. »

C'est en ces termes que le 7e Bataillon Territorial de mitrailleuses qui comprenait les 2 Compagnies de mitrailleuses du 67e fut cité à l'ordre n° 279, du 7e Corps d'Armée le 1er novembre 1918.

Et dans l'ordre général n° 305 en date du 9 avril 1919, le Général de LARDEMELLE, commandant provisoirement le Corps d'Armée cite à l'ordre du 7e Corps d'Armée le 67e R. I. T. résumant en ces termes ses états de service :

« A participé pendant quatre ans de guerre, à toutes les importantes opérations offensives et défensives menées par le 7e Corps d'Armée. S'est signalé dans l'accomplissement de missions difficiles, dangereuses et le plus souvent obscures, par son esprit de devoir, sa conscience et son rendement au travail, sa solidité au feu. A particulièrement contribué, et très largement, et malgré des pertes sévères, aux succès remportés sur la rive gauche de la Meuse (de février à juillet 1916), dans la Somme (juillet à septembre 1916), et à Verdun, rive droite de la Meuse (de septembre 1917 à janvier 1918) ».